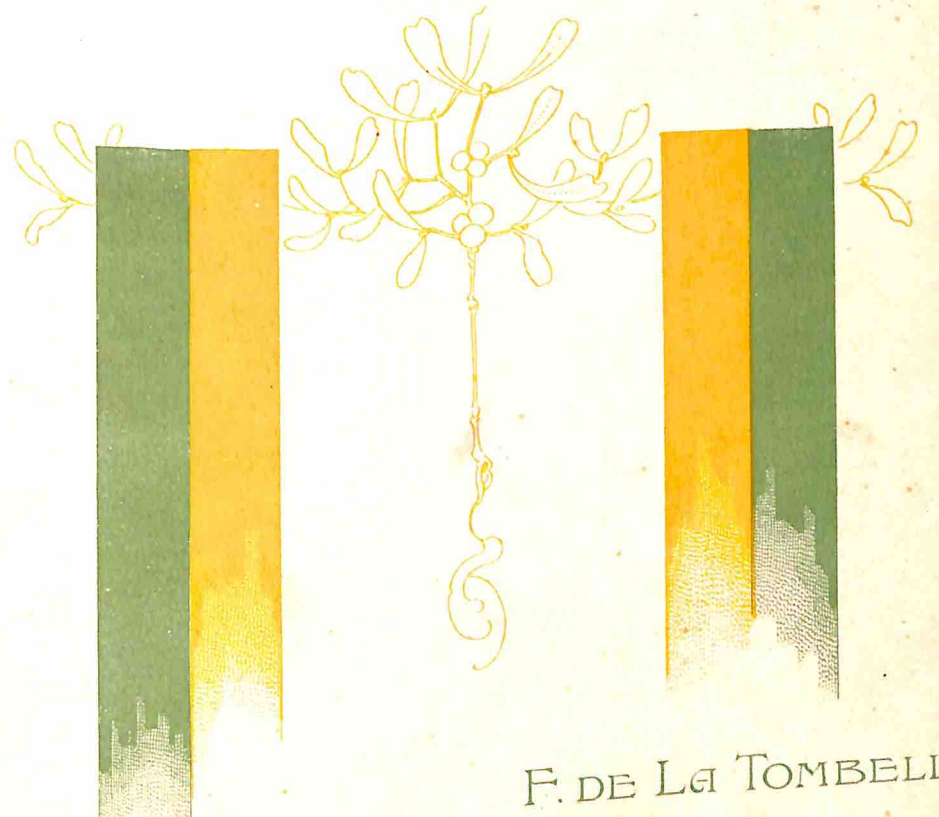




E·BRO AR BREZONEK

(AU PAYS DE LA LANGUE BRETONNE)



F. DE LA TOMBELLE

E Bro ar Brezoneck

(AU PAYS DE LA LANGUE BRETONNE)

H Bro ar Brezonek

(AU PAYS DE LA LANGUE BRETONNE)



OUVERTURE

Les Cloches de Nantes

—
INVOCATION
—

A M^{me} la Comtesse Félix de FAYOLLE.

Sous vos faitages gris, sonnez, cloches de Nantes,
Et que vos voix, s'égrenant à travers les airs,
S'unissent pour fournir, alertes ou traînantes,
Un thème à ma pensée et leur rythme à mes vers.
Carillonnez-moi les légendes
Qui peuplent les sinistres landes
Par certains soirs ;
Lorsque la lune pâle
Teinte en couleur d'opale
La forme sépulcrale
Des rochers noirs.

Chantez-nous ces noëls du temps de la reine Anne,
Mystiques fabliaux, où, parmi le décor,
Les oiseaux conversaient avec le bœuf ou l'âne,
Illustrant des missels aux majuscules d'or.
Ces récits, de douce mémoire,
Sont un écho de votre histoire,
Des jours lointains
Où s'enfuyaient les fées,
Sveltes et décoiffées,
Au passage griffées
Par des lutins.

Tintez le souvenir de votre époque fière
Où trente chevaliers défirent en champ clos
Pareil nombre d'Anglais, épars dans la poussière,
Mais n'ayant reculé, sans cris vains ni sanglots !
C'était le temps des épopées,
Des cartels, des lances trempées,
Des olifants,
Que, le soir, près de l'âtre,
Sous la hotte noirâtre,
Racontait un vieux pâtre
A ses enfants.

Bercez le long sommeil des dolmens immobiles
Qui bravent, sur leurs blocs, le vent des océans,
Opposant leur mystère à nos mains inhabiles,
A nos œuvres d'un jour leurs tables de géants.
Leur sable sec contient des armes,
Mais il reçut aussi des larmes,
Un triste jour ;
Larmes encor limpides
Dont les pierres arides
Semblent toujours humides ;
Larmes d'amour !...

Murmurez à la brise un de vos frais cantiques,
Et qu'elle aille en charmer, le répétant au loin,
Les saints vêtus de lierre adossés aux portiques,
Et les calvaires gris se dressant sur le foin.
Autour de leur imagerie,
La mousse au lichen se marie,
Et tremble au vent ;
Leur granit incolore
Prend des reflets d'aurore
Quand le soleil le dore
Au jour levant !

Cognez plus durement, vieilles cloches bretonnes,
Pour que vos glas, faisant vibrer même l'enfer,
Traversent l'Armorique et viennent, monotones,
S'éteindre à Saint-Michel, au Péril-de-la-Mer.
Chuchotez, sans crainte, à l'Archange
Quelque chanson profane, étrange
En ce saint lieu ;
Vers la cime éternelle
L'emportera son aile,
La rendant rituelle
Pour louer Dieu !

.....
Et, des profondeurs infinies,
Un flot de molles harmonies
Se répandra :
Tandis que, sur la grève,
Comme une messe brève
Dans un temple de rêve,
Résonnera !

Ventre-Saint-Gris ! mes cousins, les ducs de Bretagne, n'étoient pas de petits compagnons, disait Henry de Navarre en franchissant, pour la première fois, la herse du château de Nantes. Le fait est que, pour lui, roitelet pyrénéen, son manoir d'Orthez, au pont diabolique, aux souterrains sanglants, et même son château de Pau, aux tourelles bleues par le reflet lointain des neiges, étaient petites demeures auprès de l'œuvre de Mathelin Rodier, édifiée sous l'inspiration munificente du duc François II. Mais, par contre, il aurait ajouté, s'il avait fait partie de notre excursion d'aujourd'hui : Ventre-Saint-Gris, il pleut moins en Béarn !!

Mais n'anticipons pas sur les désordres météorologiques qui, un moment, méritèrent à la Bretagne le surnom d'Armor-baignoire, et, profitant du soleil qui veut bien se montrer au départ, supposons-nous à Périgueux, deux jours avant la concentration nantaise à l'hôtel de Bretagne. Nous avions déjà préparé le voyage, le Président et moi, sous la conduite silencieuse et sûre de M. Le Clère ; tout était prêt, les routes définies, les étapes fixées, les hôteliers sous les armes, les uns amadoués, les autres muselés ; alors, en route, chacun à son idée, jusqu'à la Loire. On se rencontrera sous les hermines !

Le trajet le plus normal étant celui par Brantôme, La Rochefoucauld et Niort, tout le monde, ou presque, prit ce chemin.

On donna un coup d'œil discret au délicieux site où Pierre de Bourdelles peignait, d'une plume si alerte, les portraits, flattés ou noircis, de ses contemporains. On s'arrêta un instant pour admirer la grandiose silhouette du château de La Rochefoucauld, et bientôt se profilèrent au loin les lignes du donjon de Niort. Arrêt à l'hôtel du Raisin de Bourgogne. Pourquoi « de Bourgogne » à Niort ? à moins que ce soit à cause d'une petite sculpture, très soignée du reste, figurant des feuilles de vigne, qui soutient le bassin d'une fontaine devant la salle à manger. Mais que ce soit vignes bourguignonnes ou cépages charentais, l'hôtel de Niort est excellent.

Le lendemain nous partîmes, moi et mes compagnons, non encore officiels, du côté de Bressuire où nous allâmes admirer ce qui reste du château et nous « esbaudir » de la bizarre idée d'avoir construit, au

milieu des ruines, une habitation moderne dont la prétentive ordonnance n'arrive qu'à faire valoir, au détriment d'icelle, le pittoresque décor qui l'entoure, ce qui ne dut pas être l'intention du propriétaire.

A Chatillon, mes compagnons prirent le train et je faisais un crochet, m'arrêtant à Saint-Laurent et continuant par Tiffauges où se voient les ruines remarquables du château possédé par Gilles de Retz au quinzième siècle. « Possédé » est le mot, car Gilles de Retz, surnommé Barbe-bleue, et devenu le type qui servit à Perrault pour son fameux conte, avait la réputation de converser avec les diables de tous grades et de toute couleur ; et, dans la contrée, on parle encore des messes noires qui se célébraient dans la crypte de la chapelle. Cette crypte existe encore, très curieuse dans sa petitesse, avec ses trois nefs et ses piliers romans. A noter, parmi ce qui reste des fortifications, une tour flanquante, intacte, avec, derrière les hourds, un banc circulaire adossé à la muraille intérieure. C'est le seul exemple, je crois, qui existe de cette disposition ; à noter, aussi, un écho curieux, quoique normal, qui se produit d'un bout à l'autre de cette galerie.

Un coup d'œil, en passant, au majestueux donjon de Clisson ; continuons, voilà bientôt les premières maisons des faubourgs ; continuons encore, c'est Nantes ; mais aussi la pluie, supérieure, hélas, en Loire-Inférieure !

Là, je retrouve mes compagnons et, peu à peu, sous des amoncellements de parapluies, capuchons, blouses et suroits, je revois les autres excursionnistes ayant déjà visité la ville, musées ou jardins, quais ou basiliques, au hasard des averses !

A l'hôtel de Bretagne, excellent accueil, et très bon repas dans une salle somptueusement ornée. On y peut déjà suivre l'histoire du duché par la chronologie des écussons, tour à tour Du Guesclin, Richemond, Clisson, Rohan, duchesse Anne, et jusqu'à Charrette.

Pendant le dîner, échanges d'impressions, unanimement humides, sur l'arrivée à Nantes ; et quelques récits spéciaux, entre voisins de table, sur les tombeaux de la cathédrale, les admirables statues de Dubois, l'arrestation de la duchesse de Berry, le prix de la trahison payé par Thiers au bout d'une paire de pincettes ; allocution courte et digne du Président fixant le départ pour le lendemain à 7 heures, sans mettre un instant en doute que les dames ne soient prêtes, et on se lève de table. Quelques enragés veulent faire un tour en ville. Ils s'arrêtent au premier bec de gaz et tiennent conseil sur la direction à choisir, mais vu l'impossibilité de prendre le nord et, sur lui, de s'orienter vers un point connu, ils revinrent à l'hôtel, un peu plus mouillés qu'au départ.

Et ce furent, pendant la nuit, les cataractes du ciel à croire que, de nouveau, la fille du roi Grallon, la licenciuse Dahut, avait ouvert les écluses de l'océan.

Mais avant de regagner nos chambres, nous avons le devoir, à l'A. C. P., de remercier, comme il convient, M. Bertheau, propriétaire-directeur du Grand Garage Nantais, qui nous donna bon abri, bonnes fosses, et le reste, sous la forme de la plus exquise complaisance de la part de tout son personnel. Certes, M. Bertheau possède un garage excellent, mais, pour nous, il fut plus que parfait, grâce à ceci, que notre grand général — fixe ! — a un frère ; que ce frère connaît M. Bertheau ; que M. Bertheau... etc. Les magnanarelles de *Mireille* pourraient chanter ici :

... Et voyez un peu comme tout s'arrange !

Lundi 18 Juillet.

Sept heures du matin ; les dames sont toutes là, les premières ! Il ne pleut pas... encore, mais c'est proche. Tant pis ; et puis, à l'amende celui qui en parlera ! Les voitures se rangent, et voici — désormais constituée — la liste de la caravane :

Comte Félix de Fayolle, Président, 24 HP. Panhard, emmenant la *Comtesse de Fayolle* et *M^{lle} H. de La Chapoulie*.

Comte Guy de Fayolle, 60.000 HP. Berliet, avec la *Comtesse Guy de Fayolle* et *M. Estignard* qui, parfois, éprouve des craintes !

Comte Ithier-Horric de La Mothe Saint-Geniès, 40 HP. Berliet, avec *M. et M^{me} de Lépine et Didon*, l'unique, le seul, Didon l'Organisateur, Didon l'Intendance !!

M. Marc Murat, 16 HP. Darracq, conduisant *M^{me} Murat*, *M^{lle} Rougier*, *M. Monmarson* et plusieurs cartons à chapeaux.

M. Prat-Dumas, 24 HP. Darracq, menant, d'une main ferme et définitive, *M^{me} Prat-Dumas*, qui, de temps à autre, met la même main, gantée, sur le guidon, et le *Marquis Gérard de Fayolle* emportant — *cum eo* — le fonds et le tréfonds des plus obscurs arcanes archéologiques.

M. Darbour, 16 HP. Mutel, et *M^{me} Darbour*, en prudente limousine, qui leur permet de traverser les orages comme un scaphandrier sous le Niagara !

M. de Corn, 16 HP. Grégoire, emmenant *M. Poumeau*, qui se croit, c'est certain, en sous-marin troué !

Comte de Mirandol, 24 HP. Rolland - Pilain, avec *M. Delas de Brardville*.

M. Le Clère, 16 HP. Peugeot, avec *M. Laforest*, *M. Cocula*, et, en plus, le fidèle *Bertry*.

M. Marcel Parant, 16 HP. Peugeot, entraînant M. Cailbava.
M. Pradier, 9 HP. Peugeot-Lion, menant allègrement M^{me} Pradier et M^{me} Cocula.

M. Georges Lagrange, 12 HP. Sizaire, ayant offert cette saison d'eau à M. Rougier, qui cherche en vain le bouchon pour vider le tub dans lequel il est assis !

Et enfin moi-même, dans ma Renault, tic et toc et tic et toc, qui, avec la monotonie d'une pendule, nous déplace, avec M. et M^{me} Faurès et M. de La Chapoulie — fixe ! (1)

Plus tard, nous serons rejoints par M. et M^{me} Demontreuil, que nous adjoindrons à cette liste.

L'aspect de cette série de voitures, dans la rue de Strasbourg, était imposant, malgré l'heure matinale. Les drapeaux du Club déployés, les plaques luisantes, tout indiquait une caravane de marque. Il n'est pas jusqu'aux silhouettes de cartons, volumineux et ventrus, semblant emporter des provisions ou des pneus pour jusqu'à l'Alaska, au moins. Erreur ! ce n'était que les cartons à chapeaux, pour lesquels je demande instamment, l'année prochaine, une voiture spéciale, un camion d'honneur, avec permission au conducteur d'allonger ses étapes !

Allons, Poumeau ! allons, la sonnerie ; il est l'heure ! Et Poumeau embouche... Mais Poumeau a changé d'arme — et de tube. Il était en *si bémol* l'année dernière ; maintenant, cavalier, il a la trompette en *mi bémol*, et ce saut d'une quarte nuit à la limpidité de sa sonnerie. Et puis, la trompette, c'est bon pour la cavalerie, la vraie, tandis qu'avec nos moteurs, le cornet — à pistons — peut être considéré comme faisant partie de la famille, pistons et cylindres étant frères, du moins dans la plupart des marques ! Poumeau, une autre fois, revenez au *si bémol*, et surtout n'oubliez pas, comme cette année, votre brisque vert-jaune si brillamment gagnée ! Je dois pourtant à la vérité d'ajouter que, par la suite, vous avez réhabilité la trompette ; mais, quand même, ce n'était pas le timbre adéquat à la situation !

Enfin, sur un *sol bécarré*, *bémol* ou *dièze*, — on n'a jamais su, on ne saura jamais — le cortège s'ébranla vers Vannes, et la pluie aussi, pour nous accompagner jusque là, et faire croire à Rougier qu'il était en partance pour Buenos-Ayres.

Jusqu'à La Roche-Bernard, la route, franchement monotone, est

(1) Hélas ! pour la première fois, la mort a éclairci nos rangs ! Notre pauvre camarade, Maurice Rougier, s'éteignait pendant que s'écrivaient ces lignes. Et je ne crois pas devoir supprimer, pour cela, les plaisanteries légères que ce récit contient parfois à son sujet ; leur plaisir étant le meilleur hommage à sa mémoire, en souvenir de sa bonne camaraderie, de sa gaieté accueillante à nos taquineries, et de son aimable serviabilité, autant que d'une intellectualité particulièrement affinée et curieuse de tout.

rendue plus languissante encore par la brume opacifiant les vitres, et le sol gras qui enlise les pneus. Pourtant, il y a deux mois, quand nous la parcourûmes, le Président, Le Clère et moi, c'était un enchantement de la suivre, bordée alors d'ajoncs en fleurs. Sur cette double haie jaune, s'étendant à perte de vue, c'était, par instants, la touche claire d'une coiffe nantaise, la bigarrure des troupeaux de petites vaches du pays, élégamment cornées, qui paraissaient à chaque tournant du chemin. Sur l'horizon gris, troué par endroits d'un fuseau de soleil, c'étaient des plans sombres de sapins noirs profilant leur pyramide, et des lisières de forêts penchées vers la route par la constance du vent de mer. Tout cela, je vous assure, vibrait et chantait en symphonie printanière ; c'était délicieux.

A La Roche-Bernard, enfin, une descente, et la traversée d'un village pittoresque ; puis, après un tournant d'où la vue est belle, embrassant l'estuaire de la Vilaine, on débouche, tout d'un coup, sur le pont. Il était, autrefois, hardiment suspendu à 35 mètres, sur près de 200 de longueur. Sans cesse attaqué par le vent, il finit par s'effondrer, et, pour l'instant, on le franchit sur des échafaudages dressés pour édifier, sur les mêmes culées, un pont métallique, non tubulaire heureusement, mais genre Garabit, qui sera du plus bel effet quand il sera terminé. Par hasard, Dahut avait refermé ses écluses. On en profite pour s'arrêter et se dire que si le voyage commençait ainsi, on pourrait l'intituler croisière !

Une compensation, pourtant ! personne n'avait crevé ses pneumatiques, pas même Ithier-Horric de La Mothe Saint-Geniès, qui en détient, je crois, le record en Dordogne et autres lieux.

Poumeau lance une note, peu connue dans l'échelle musicale, et l'on repart !

On traverse Muzillac, après avoir dû s'arrêter à quelques centaines de mètres de là, pour voir la splendide demeure de la Brèteche ; mais tout le monde l'oublia. Encore un petit village où une jolie fontaine aurait mérité la photographie, mais c'était encore de l'eau ; assez ! Donc, on continua, et quelques kilomètres après Theix, on atteignit Vannes sans autres incidents.

A Vannes, le Grand Hôtel du Commerce et de l'Épée nous ouvrit son garage, vaste et bien disposé, donnant sur la rue, ce qui change des corridors tortueux que l'on trouve ailleurs pour aboutir à une vieille écurie désaffectée, et l'on salua d'un cri de joie le soleil qui tout à coup se mit à luire. Bientôt, à Carnac, nous l'adorerons, avec un druide authentique, ou presque, pour rythmer nos prières !

Donc, pour le moment, visitons Vannes, en attendant le déjeuner que l'Hôtel de l'Épée nous prépare et nous trempe, au fil de son enseigne !

Vannes, ancienne capitale des Venètes, dont les Bretons firent Wenet ou Guened, serait, pour y demeurer, un peu vite monotone ; mais pour y passer quelques heures, c'est un endroit charmant. Une

bonne partie de l'enceinte du xiv^e siècle subsiste encore, avec ses tours, ses portes et ses bastions. Du côté du ruisseau venant du moulin des Lices, on peut dire qu'on a la vision presque exacte de l'aspect de la ville à la fin des travaux de défense exécutés par le duc Jean IV. On remarqua surtout la belle tour, dite du Connétable, en souvenir d'Olivier de Clisson, qui y fut trahissement arrêté en 1387. Des deux côtés s'étendent les courtines, intéressantes par leur irrégularité, chaque habitant riverain ayant reçu l'ordre d'élever une tranche de muraille avec mâchicoulis et hourds, mais en gardant la liberté d'en modifier le type et l'alignement ; il en résulte une fantaisie décorative exquise, et qu'on ne retrouvera plus aux époques suivantes, où l'administration se substitua à l'initiative personnelle.

En descendant vers le port, on voit la porte Saint-Vincent, d'une belle ordonnance du xv^e siècle. A droite, est la tour qui servait à loger le trompette de la ville, et porte depuis le nom de Tour Trompette.

O Poumeau, que cet honneur vous soit réservé à Périgueux : soignez vos lèvres !

En face, est le petit port discret, aimable, limpide et uni, où l'on s'embarque pour la mer du Morbihan que nous verrons dans quelques heures dans toute sa poésie. MOR-BIHAN, en breton *Mer petite*. C'est l'anse aux cent îles, où la navigation est facile, à condition de ne pas se tromper sur le moment des marées ; où les vents, coupés par tous ces promontoires, sont toujours frais, la végétation toujours riante ; où la lumière est toujours tamisée, la couleur toujours harmonieuse ; où les *dreadnought* n'ont pas place, les sous-marins n'ont pas de fond ; où, seules, les voiles blanches projettent leur géométrie sur l'écume plus blanche, tournant comme des mouettes autour des îlots, sur lesquels se dressent des tumuli, tandis que, parmi eux, rayonne, dans l'éclat de son insondable passé, le monument mégalithique de Gavrinis, où dormit, pendant des siècles, le grand chef inconnu dont l'histoire mystérieuse se voit encore gravée sur le granit de sa sépulture, mais que nos yeux n'y lisent plus !

Revenons dans l'intérieur de la ville par les rues étroites bordées de vieilles maisons. Saluons M. et M^{me} Vanne, deux figurines grossièrement sculptées sur le pilier d'angle d'une de ces pittoresques constructions citadines. Passons par l'élégante petite place à côté de la cathédrale, et, pour finir, allons faire un tour au musée. C'est le plus riche qui soit en objets de l'époque néolithique. Parmi les curiosités uniques qu'il contient, il importe de citer une hache en jadéite (1)

(1) Le *jadéite*, improprement appelé *jade*, est une roche métamorphique désignée sous le nom de pyroxénite, qu'on trouve assez fréquemment intercalée aux gneiss, en Bretagne. C'est une roche très dure, verte, susceptible d'un beau poli ; c'est pour cela qu'elle convenait parfaitement à la fabrication des haches votives néolithiques. Il ne faut pas le confondre avec le jade transparent qu'on trouve en Chine, et qui, tout en étant à peu près similaire comme composition géologique, ne répond ni aux mêmes usages ni à la même tradition.

avec nervure, et un collier en callais trouvés dans les fouilles de Saint-Michel (de Carnac). Ce sont des splendeurs d'art druidique sans rivales au monde. La liste serait trop longue d'énumérer les merveilles de rareté qui se trouvent dans ces intéressantes vitrines, cataloguées avec soin par M. le chanoine Méné. Nous aurons trop à parler de ces objets quand nous serons à Locmariaquer et Carnac, peut-être avec prolixité, pour nous y étendre davantage en ce moment. Mais nous exprimons le vœu que ce musée soit mieux gardé ; car, en ce temps de cambriolage scientifiquement organisé, le collier de callais pourrait bien, un beau jour, aller orner les épaules nacrées d'une milliardaire américaine. Elle n'y gagnerait peut-être pas en beauté, mais le collier y perdrait sûrement de son émouvant mystère.

Allons Poumeau ! *Mi bémol !* C'est mieux, presque bien ! Saluons au passage la statue de Richemond, belle composition du sculpteur Leduc, et en route pour Larmor-Baden. Il repleut, mais il est stipulé qu'on n'en parlera pas.

Quant au déjeuner à l'hôtel de l'Épée, il fut en tous points excellent, sauf un poulet quelque peu découragé, mais une certaine langouste eut les honneurs d'un ban. Contrairement à l'année dernière, nous ne citons plus les menus qui, forcément, se ressemblent comme nomenclature, sinon comme qualité ; il fut, en effet, décidé, dès le premier soir, qu'une Commission serait nommée pour juger les programmes et distribuer, à la fin de l'excursion, des récompenses, diplômes, médailles et mentions d'honneur aux hôteliers qui nous ont accueillis. Cette sanction vaudra mieux que l'énumération des plats. Mais il s'impose de désigner ici quels furent les membres, sévères et convaincus, de cette impartiale Commission. Elle comptait la comtesse Félix de Fayolle, M^{me} Marc Murat, M. Cailhava, M. Didon et moi. Oh moi ! je ne sais trop ce que j'y faisais, car, comme gastronome, je suis au-dessous de tout, mais, pour chronométrer, je suis de premier ordre, estimant, à tort, je le reconnais, mais je parle ici *pro domo mea*, que le meilleur repas est celui le plus rapidement terminé !

Il pleut, mais il pleut, que les Darbour doivent voir couler des gouttières dans leur limousine ; puis, brusquement, cela cesse et on débouche à Larmor-Baden dans toute la splendeur auréolée du soleil vainqueur des nuages.

Larmor-Baden ! En face, au milieu du golfe, à un kilomètre, Gavrinis ! Tout autour, les îles du Morbihan ; au lointain, à droite, le promontoire de Locmariaquer ; à gauche, celui d'Arzon ; un éblouissement de la nature qui se mêle à l'émotion d'un lieu qui fut terre sacrée. Car ce pays fut, aux époques druidiques, comme était l'île de Philæ au temps des dynasties égyptiennes et nos pas ne peuvent fouler avec indifférence ce sol que, durant des siècles, vénérèrent des peuples dont le souvenir, échappant même à la tradition, trouve à peine un écho parmi les mythes de la légende.

Mais, ainsi que Philæ dort désormais sous les eaux du Nil, par nécessités économiques et sociales, peu prouvées du reste, plutôt

par rapacité financière en vérité, ainsi les terres de Gavrinis, et tout ce pays admirable qui est là devant nos yeux, n'était pas tel au temps des premiers habitants. Il est en effet certain qu'un cataclysme géologique se produisit, total ou partiel, en un temps inconnu, qui fit affaisser ce terrain de quelques mètres, et permit à l'Océan d'étendre sa marée loin sur des terres qui, autrefois, en étaient indemnes. A quelques centaines de mètres de Gavrinis est une petite île portant un cromlech (nom donné à une enceinte circulaire de pierres levées) dont la moitié est au-dessous du niveau des plus basses marées, tandis qu'un autre cromlech, tangent au premier, s'enfonce plus avant sous l'eau sans émerger jamais. Il est de toute évidence qu'ils ont été dressés sur terre l'un et l'autre ; il s'en suit que le tumulus de Gavrinis fut probablement élevé sur terre ferme. Cette constatation lui enlève, il est vrai, de sa poésie ; on aimerait à se figurer le cortège funèbre franchissant le détroit sur des radeaux et allant isoler le chef vénéré sur cette île jalouse. Pour le moment, il ou non aux temps druidiques, Gavrinis est entourée d'eau, et comme nous ne sommes pas vêtus pour l'atteindre à la nage, nous nous entassons dans deux barques à voile qui nous déposent, en une demi-heure, sur la berge.

Un débarquement un peu difficile, ce fut celui de notre général. — Fixe ! Présentez armes ! — Il y eut, de ce fait, une minute photographiable et les obturateurs en gémirent, mais pas tant que notre Dourakine qui, pour franchir les bastingages, les bancs, les vergues et les filins, pensait à part lui qu'il était bien heureux de n'avoir du généralat que les étoiles illusoire et non l'accessoire des bottes et des épérons !

Courte promenade de la berge au sommet de l'île où l'on se trouve, en peu d'instants, au pied du galgal que l'on commence par gravir pour jouir de la vue, pendant qu'un insulaire va chercher des bougies à la visite de l'intérieur.

Madré, cet insulaire, et plus Normand que Breton ! Il commence par établir que c'est dix sous par personne, puis, sur demande de réduction, vu le nombre que nous sommes, il condescend à dix francs pour le groupe. Entendu. Il allume une bougie, mais au moment de mettre la clef sur la porte, il se retourne et dit : « donnez d'abord les dix francs ». Le trésorier, M. Faurès, les lui verse incontinent et, un à un, nous pénétrons sous le dolmen, précédés par le Marquis de Fayolle qui nous en décrit et nous en analyse les beautés, les raretés et les énigmes. Ce qui est malheureusement à regretter, c'est que ce tumulus ait été fouillé antérieurement par les moines qui habitaient l'île voisine. (Elle s'appelle encore l'île aux moines et le dicton populaire est qu'ils y reviennent, la nuit, sous la forme de veaux blancs et de moutons !) Ils ont fouillé par dessus, ont découvert le dolmen et ont dû y prendre tout ce qu'il contenait. Or, à en juger par les admirables spécimens trouvés à Saint-Michel-de-Carnac, au musée de Vannes maintenant, le dolmen de Gavrinis, incomparablement plus riche que

tous les autres connus, devait renfermer des exemplaires exceptionnels de haches et de colliers, pendeloques et ornements funéraires de toutes espèces.

Le Marquis de Fayolle eut vite fait de nous expliquer tout ce qu'on savait sur les hiéroglyphes des parois, car ce n'est pas même objet à discussion. On n'en sait rien, on ne peut même pas exprimer une hypothèse de traduction. Il y a certitude, néanmoins, que c'était une écriture ou plutôt une série de signes symboliques racontant une histoire et relatant les hauts faits du chef inhumé sous ces pierres. Pour beaucoup, ces signes semblent reconnaissable des haches et des crosses prouve une intention d'énumération évidente. A ce point-là s'arrête toute l'investigation possible. Un seul détail permet la controverse, c'est, sur un des montants de la chambre funéraire, une cavité formant anneau qui peut avoir contenu de l'eau lustrale, ou de l'huile pour des lampes, ou des fétiches quelconques. Ce détail inexplicable avait dû présenter une haute importance de symbole, car on l'a retrouvé, reproduit à n'en pas douter, sur des poteries très postérieures. La tradition l'avait donc propagé.

La visite fut assez tôt terminée, personne ne songeant à alimenter la dispute scientifique sur ces problèmes qui, de longtemps, ne seront résolus, et l'on reprit le chemin de la berge ou l'embarquement du Général fut de nouveau une opération de haute mécanique. Une jolie brise nous ramena en quelques instants à Larmor.

En voiture ! vite ! le soleil baisse, il faut arriver à Auray après tout un circuit par Sainte-Anne et la vallée du Loch. Un dernier regard à l'île éternellement mystérieuse, et en route pour le pèlerinage breton par excellence, avec tous les souvenirs qui l'entourent.

On suit d'abord quelques landes monotones, puis on arrive à Bono devant un pont suspendu. Arrêt de quelques instants devant ce charmant paysage. Sur cette côte déchiquetée où la marée fait remonter le flot bien avant dans les terres depuis le cataclysme géologique inconnu qui affaissa le sol, on prend souvent pour des rivières ce qui n'est qu'une anse tour à tour pleine, ou à moitié vide, suivant l'heure. C'est le cas pour Bono où on a profité de cette apparence de rivière, qui, en fait, est la mer, pour installer, sur une vaste échelle, la culture des huîtres, non le mollusque adulte et développé comme à Arcachon, Marennes ou Cancale, mais l'huître naissante, à peine grande comme l'ongle du pouce, que l'on recueille sur des amoncellements de tuiles blanchies à la chaux, ce qui donne à cet endroit un aspect singulier de port sans bateaux édifié en géométries crayeuses.

Après avoir encore traversé quelques landes et franchi quelques bois, on arrive à Sainte-Anne, dont la gare même indique déjà la destination. Cette gare est, en effet, de style à demi-monastique, avec une statue de la sainte couronnant le pignon central, au-dessus de la salle

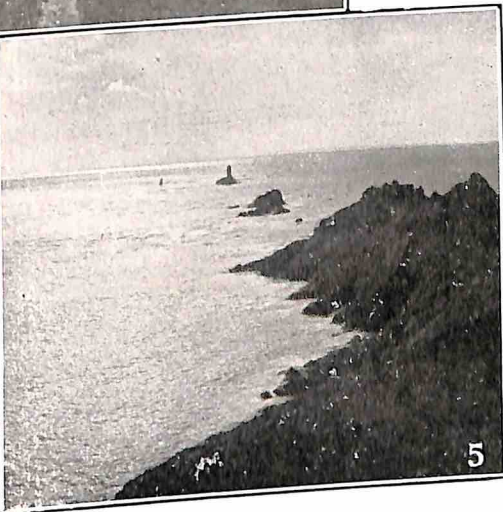
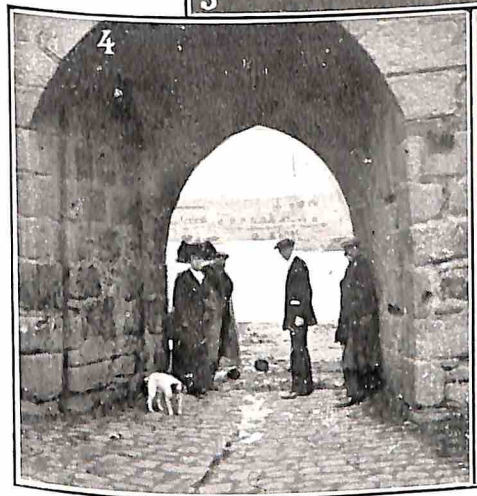
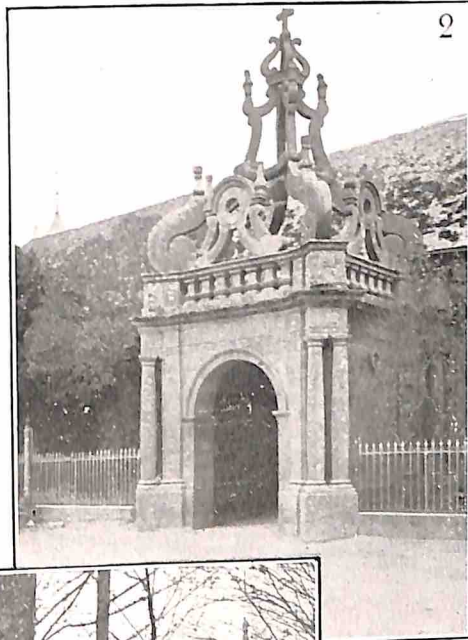
d'attente qui, dans l'espèce, eût dû être intitulée Purgatoire ! Un demi-kilomètre plus loin est la petite ville, qui s'est formée autour de la basilique.

Il ne reste rien, ou presque, des anciens bâtiments ni de l'ancien couvent, bâti à l'endroit où, en 1624, Yves Nicolazic, eut sa vision miraculeuse ; à peine quelques arcades et une cour au milieu de laquelle une croix dressée est annuellement transformée en pelote par toutes les épingles qu'y fichent les jeunes bretonnes désirant un mari ! De la statue elle-même datant, dit-on, du septième siècle et brûlée en 1790, il ne reste qu'un minuscule fragment. Ce fut en 1866, sous l'impulsion tenace de l'évêque de Vannes, à cette période, M^{sr} Becel, que fut construite la basilique actuelle, évidemment somptueuse, mais dont le style pseudo-renaissance aurait gagné à se rattacher davantage à celui de la contrée. La basilique de Sainte-Anne est la répétition des deux églises modernes à Paris, la Trinité et Saint-François-Xavier, chez lesquelles les détails, inspirés du xvii^e, porteront toujours leur date second empire. A Paris, pour la perspective (?) de la rue de la Chaussée d'Antin, peu importe, mais en Bretagne on désirerait autre chose de plus simple, plus local, plus populaire et plus mystique. Que ne s'est-on inspiré de l'église de Pleyben !

L'intérieur de la basilique de Sainte-Anne est mieux que le reste, si ce n'étaient des vitraux représentant des personnages officiels de 1866, et M^{sr} Becel lui-même, en soutane violette, auxquels les peintres verriers ont été impuissants à donner une couleur et une allure en rapport avec l'art de la vitrerie. Du reste, au transept nord, ces vitraux commencent à se détériorer, au point que l'on peut prévoir le temps prochain où ils ne seront plus regardables.

Et l'on fera bien, si on doit un jour les remplacer, de renoncer aux soutanes épiscopales, aux redingotes municipales, et aux habits chamarrés de préfets. Les époques anciennes utilisaient, il est vrai, le costume contemporain, mais celui-là était pittoresque, et ne venait pas, en colis postal, de la rue de Rennes, du pavillon de Rohan ou de la Belle Jardinière !

En face de l'église est la fontaine de Nicolazic, assez monumentale, mais toujours peu bretonne, et, à côté, s'élève un édifice amorphe portant deux escaliers latéraux. C'est la Scala-Santa que les pèlerins gravissent à genoux. Tout cet ensemble vu, par hasard, un jour ordinaire, manque d'intérêt, de couleur, et même d'émotion. Il faudrait le voir au jour des grands Pardons, avec la foule bariolée et grouillante, se pressant autour de la fontaine et le long des boutiques de médailles, pendant que de la basilique pleine jusqu'à refus sortent par moments des bouffées de litanies et qu'à chaque tournant des chemins on voit déboucher, de minute en minute, de nouvelles files de pèlerins marmottant leur chapelet. Ceux-là, ne pouvant plus pénétrer dans la basilique, gravissent les degrés de la Scala où l'on voit cette pyramide de vestes bleues et de coiffes claires, immobile le long des



Cl. B^{re} F. de La Tombelle

marches, avec, de temps en temps, un remous silencieux de toutes ces têtes lorsqu'une marche de plus est gravie, pour eux, vers le ciel.

Ce spectacle, nous ne l'avons pas vu ; il aurait fallu attendre jusqu'au 26 juillet, grande fête annuelle de Sainte-Anne. Notre visite fut donc un peu rapide, avec stations obligées aux boutiques, et l'on partit pour la vallée du Loch, en longeant et dépassant le beau monument commémoratif du comte de Chambord élevé, à cet endroit, par son ordre posthume, il y a une vingtaine d'années.

De Sainte-Anne aux marais de Lock, on suit une gorge rocheuse dont l'aspect forme un contraste assez rare avec les plaines avoisnantes, et l'on arrive, en peu d'instant, sur le bord du marais, au-dessus du moulin de Kerso. Le paysage, rendu déjà mélancolique par cette étendue marécageuse bordée de sapins, sans issue sur trois côtés, d'où la vie semble retirée, sans troupeaux, sans oiseaux, sans habitants, est rendu d'aspect plus triste encore par le souvenir des deux événements qui s'y déroulèrent. L'un, héroïque, page de gloire, la célèbre bataille d'Auray, en 1364, où Charles de Blois, que soutenait le roi de France, fut tué par Jean de Montfort, allié des Anglais. Le sort de la Bretagne en dépendit jusqu'au jour où la fille et héritière de François II, en épousant successivement Charles VIII et Louis XII, réunifit définitivement la province armoricaine à la France et les hermines aux fleurs de lys.

Peut-être y aurait-il intérêt pour quelques lecteurs, de rappeler, à ce propos, qu'Anne de Bretagne, appartenant à un Tiers-Ordre, portait d'habitude sur ses vêtements une cordelière qui devint par la suite signe héraldique sur ses armes, et entra peu à peu dans les usages décoratifs de toute une époque. Les nombreux ornements en « cordelière » que l'on voit sur les monuments, meubles, manuscrits, sculptures, du xvi^e siècle, remontent à cette origine.

Plus tard, le goût changea par le fait de Diane de Poitiers, qui mit à la mode le noir et blanc d'après le voile de veuve, qu'elle ne cessa de porter après la mort de son mari, Louis de Brézé. L'ayant fait splendidement inhumer à la cathédrale de Rouen, elle crut avoir assez honoré sa mémoire pour que ses complaisances envers Henri II et même, dit-on, envers François I^{er}, fussent légères à sa conscience. Et très probablement le deuil qu'elle porta, sa vie durant, seyant à ses charmes, fut moins un acte de viduité austère qu'un attrait avisé pour mieux capter les munificences royales.

Revenons à la bataille d'Auray, dont nous nous sommes trop écartés. Ce fut aussi à cette bataille que fut fait prisonnier Duguesclin, de son vrai nom Bertrand Glaickin, par le fameux capitaine anglais Jean Chandos. (Ah ! que je voudrais, au cours d'une excursion dans le Poitou, montrer à mes compagnons l'admirable tombeau de ce capitaine, isolé au détour d'un chemin, aux environs de Lussac-les-Châteaux, au siège duquel il fut tué en 1369...) Mais si la lutte fut acharnée dans la vallée de Lock, elle fut loyale et chevaleresque, — Duguesclin honorait son vainqueur Chandos au point de lui vouer une amitié

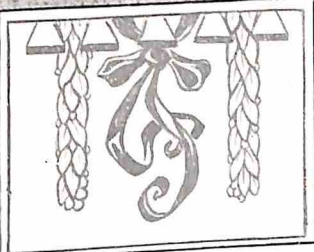
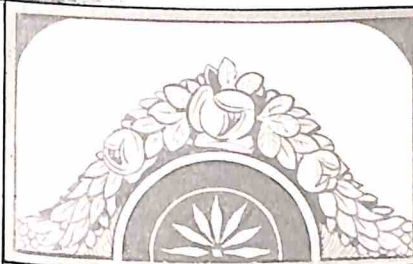
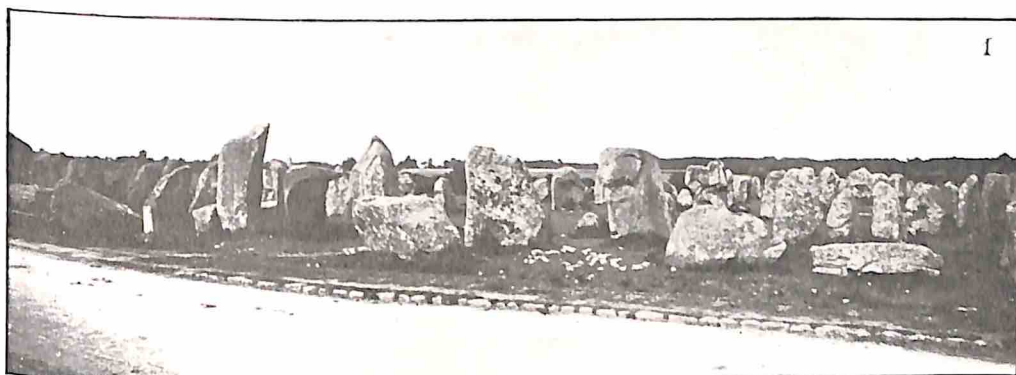
d'un belvédère en pierre, sorte de môle entouré d'un escalier concentrique assez raide, et d'où l'on jouit d'une belle vue sur la rivière d'Auray. Puis on prit le temps de s'extasier devant la hideur de la halle métallique par laquelle un conseil municipal en mal de ferraille a remplacé, probablement non sans bénéfices, une admirable halle en bois, la plus belle de Bretagne, qui donnait un cachet unique à la place. A Pont-Aven, nous en retrouverons le même type, plus réduit. Cette halle, à toit surhaussé comme faitage et surbaissé sur le sol, avec ses tuiles brunes, ses épais piliers de chêne, était le rendez-vous de choix de tous les touristes, tous les peintres, tous les amateurs de couleur locale. A l'intérieur était un enchevêtrement curieux de charpente, avec un plan entresolé, auquel on accédait par un escalier tristement célèbre, car c'est lui que gravirent les martyrs de 1795 pour, peu de temps après, entendre une sentence de mort rédigée à l'avance.

Cette halle ne gênait rien, ni personne. La ville tout entière désirait son maintien ou sa consolidation. Rien n'y fit. Seuls les photographes se réjouirent de cette disparition qui donnait à leurs clichés une valeur en prime. Et à part quelques imbéciles éprouvant la légitime fierté que leur ville ait, maintenant, une halle à l'instar de Nantes, car Paris est trop loin, ce fut un regret général, doublé des centimes additionnels qui résultèrent de la note à payer. Mais un stock de fermes métalliques acheté, c'est probable, en baisse, avait été placé, c'est plus probable, en hausse — ce qu'il fallait démontrer. Et c'est ainsi toutes les fois qu'on démolit sans raison un monument, une porte, une vieille tour ou d'anciennes courtines. De même, dans quelques jours, nous verrons l'abomination de la désolation qui a nom la digue de Saint-Michel, banquise cimentée par tous les tentacules crochus des entreprises financières occultes et rapaces, sur laquelle se brisent depuis plus de trente ans toutes les volontés et toutes les patiences. (1)

Le soir, à l'hôtel, un « succès » fut fait à une certaine sauce béarnaise. On demanda M^{me} Le Guillon pour l'en complimenter, ce qui était justice.

Mais, diront peut-être ceux qui lurent l'excursion du Languedoc, que sont devenues ces joyeuses et bruyantes agapes de Castres, Mont-louis et autres lieux ? Patience, cela viendra. Trop de kilomètres, trop d'eau, trop de visites insulaires, pèlerinatoires (pardon du néologisme) ou funèbres avaient alangui la gaieté coutumière de quelques-uns. Aussi laissâmes-nous à Nantes, Vannes et Auray la réputation de la société la plus calme, la plus correcte qui soit. Et puis, l'air de Bretagne n'est pas l'oxygène pur du Languedoc. Aussi, peu d'heures après le dîner, nous nous endormions, rêvant de landes grises et de bruyères décolorées, au lieu des rutilances de Carcassonne ou des lumineux horizons de Puigcerda !

(1) En dernière heure, nous apprenons qu'on va démolir une cinquantaine de mètres de cette trop fameuse digue ! Il est bien temps ! le mal est fait.



1. Alignements de Carnac. — 2. En écoutant M. Le Rouzic. — 3. Parmi les menhirs. — 4. Débarquement du Général. — 5. Evocation druidique.

Mardi 19 Juillet.

Une sonnerie de Poubeau, lointaine et discrète, avait réveillé chacun et, à 7 h. 1/2, tous se trouvaient réunis autour d'un déjeuner réconfortant et durable, car il y a beaucoup à voir, ce matin, encore plus à écouter, et le repas de midi pourra bien se trouver à un midi d'autre longitude !

On partit en file d'Auray, en longeant la promenade de Loc. Après quelques descentes ombragées et bizarrement raides pour un pays généralement plat, on atteint bientôt la lande et, sous peu, on aperçoit, à gauche de la route, les premiers dolmens. On traverse quelques petits groupements de maisons ; on tourne au village de Crach, et, en peu de temps, la caravane se trouve à Locmariaquer, presque au bout d'une des pointes qui entourent la Mer du Morbihan et que nous aperçûmes hier de Larmor. Les voitures s'arrêtent au pied d'une petite éminence, en réalité un tumulus de faible hauteur, mais de grande superficie, nommé le Mané-Lud (en breton, *Montagne de cendres*). A cet endroit, nous rencontrons M. Zacharie Le Rouzic qui nous attendait.

Qui est M. Zacharie Le Rouzic ? Si vous le demandez à lui-même, il vous répondra : « Je suis le gardien du musée Miln », échappant modestement à d'autres investigations. Et cette timide appellation est chez lui un hommage constamment rendu à la mémoire de M. J. Miln, le fondateur de ce musée, dont Le Rouzic fut d'abord, dès l'âge de 6 ans, le petit compagnon qui l'aidait dans ses fouilles, pour devenir peu à peu lui-même un savant de tout premier ordre. A l'heure présente, personne ne peut formuler une opinion sur les monuments mégalithiques de la Bretagne sans avoir recours aux lumières de Zacharie Le Rouzic, chez lequel cette étude a atteint les proportions d'un véritable apostolat. Il a tout vu, tout fouillé, tout classé, et, s'attaquant à certains problèmes, tels que la destination des alignements ou la traduction des stèles aux gravures incomprises, il est arrivé, par instinct et indépendance, à en donner des explications ingénieuses, non infaillibles si l'on veut, mais plus proches de la possibilité que bien d'autres hypothèses émises déductivement par des savants fort respectables, certes, mais parfois hypnotisés à l'avance par toute une antériorité de systèmes préconçus. Nous n'entreprendrons pas de donner, ici, une faible idée des travaux de Le Rouzic. Ceux qui voudront s'en rendre compte n'auront qu'à lire sa brochure sur les monuments mégalithiques, intitulée par lui, toujours aussi modestement « *Petit Guide* » alors que c'est un ouvrage de fonds de bibliothèque ; son style est tellement net, clair, concis et opportun, comme sa parole du reste, qu'il est impossible d'y puiser un extrait sans citer toute la page et tout le chapitre. Nous nous bornerons donc à le suivre pas à pas à travers cette contrée qu'il chérit comme si, par une métempyscose inconnue, revivait dans son

être une âme de druide, dont il a, peut-être, gardé la douceur ; car il est difficile de rencontrer chez un Breton, un paysan breton (il s'enorgueillit de ce titre, c'est pourquoi je le lui donne) autant de charme dans une physionomie claire et réfléchie, dans une élocution d'une pureté admirable, soutenue par un son de voix que possède rarement un celtisant, ou, en particulier, un natif de sol granitique.

Cette opinion pourra sembler paradoxale à quelques-uns. Je la maintiens, pourtant, car le parler rude de toutes les populations autochtones de terrains primaires est un fait constant. On ne citerait pas un seul chanteur originaire de ces contrées ; il semblerait que l'organe vocal se développe de préférence dans les pays de sable ou de calcaire, tels que les Landes, la Gascogne ou la Provence, dont les ténors sont poursuivis par les directeurs de théâtre avec la même âpreté que ceux-ci mettent à chasser, entre deux airs d'opéra, la palombe sur leurs plaines rissolées. Soleil et chant sont synonymes. Apollon n'avait-il pas une lyre à la main !

Suivons donc Le Rouzic et visitons avec lui le Mané-Lud, le tumulus Er-Grah (*la Montagne*), le merveilleux Men-er-Groach (*Pierre de la Fée*) et la fameuse Table des Marchands, le dolmen unique au monde comme proportion, construction, et même on pourrait dire élégance. Il est parmi les dolmens ce qu'est l'église de Chartres relativement aux autres cathédrales ogivales, *Huysmans dixit*. Le support du fond de cette Table des Marchands a exercé la sagacité des préhistoriens du monde entier, et le rébus restait toujours inexplicé. M. Le Rouzic, par tout un système d'estampages et de photographies, parvint à y découvrir, au milieu, une cupule qui, sous le jour frisant, donnait un soleil parfaitement figuré. De ce point de départ, et aussi de l'analyse d'autres gravures sous la table centrale, il tira des déductions, aussi adroites que nouvelles, qu'il consigna dans une petite brochure dont la lecture s'impose à qui s'intéresse à ces mystères celtiques. Pour ma part, j'avouerai, humblement, que si je constate la gravure du soleil et si j'accepte parfaitement l'hypothèse de la charrue parmi les signes du plafond, je suis moins convaincu par l'ingénieuse explication d'épis de blé donnée aux dessins en forme de crosses de la stèle. Et cela d'autant plus qu'à Gavrinis se trouve une crosse de ce genre, une seule, ce qui serait maigre pour un symbole destiné à figurer des champs entiers de blé par un seul épi ! Je croirais plutôt que ces crosses, au nombre d'une cinquantaine, représentaient les charrues possédées par un grand chef, en l'honneur duquel furent élevés dolmen et tumulus.

Chez les peuples non guerriers, la possession était toujours plus honorée que la conquête. Couramment, les personnages bibliques sont cités comme possédant des troupeaux en nombre. Dans les poèmes indous, les héros, rarement guerriers, sont donnés comme maîtres de milliers d'éléphants. De même en Egypte pour des chameaux. Les chefs celtés, pasteurs, devaient tirer leur gloire du nombre de têtes de bétail qu'ils dirigeaient dans la plaine, et, comme nous le

verrons plus tard, la légende de saint Cornély est, peut-être, un écho lointain de ces usages.

Mais il faut s'arrêter sur la pente glissante de la controverse archéologique, et ne pas faire de ce récit une tribune à systèmes ; donc, revenons au point de départ, à la station devant la Table des Marchands, où une cérémonie d'un autre genre se préparait.

Sachez donc que depuis la fixation de la tournée en Bretagne, nous nourrissons un projet, que voici. Cet excellent La Chapoulie (97 kilos ! Saluez, gens maigres aux joues creuses !), après avoir été successivement grand et petit caporal, puis général, amiral, maréchal, avec en plus une quantité d'autres avatars, était notre point de mire pour faire, en Morbihan, quelque chose d'inédit. A cette intention, à Vannes et à Auray, on s'était muni des accessoires nécessaires, à savoir : un drap et une faucille. En route, on avait dépêché Ithier-Horric de La Mothe pour couper quelques brindilles de chêne, et lorsque tout le monde fut réuni autour de la Table des Marchands on costuma La Chapoulie en druide, couronné de chêne, la faucille levée, le geste autoritaire, ainsi qu'il sied à un contemporain de Sigurd échappé du deuxième acte du dit et se proposant à recueillir le gui sacré. Alors les photographes d'opérer, et les bonnes femmes de Locmariaquer, en train présentement d'étendre, sans poésie, une grossière lessive sur les buissons de genévriers, stupéfaites de cette vision, d'en perdre leurs coiffes. Je n'affirmerais pas que l'excellent Zacharie Le Rouzic ait trouvé cette mascarade respectueuse pour le monument objet de ses travaux, où sa patience exhuma tant de reliques des époques incertaines ; mais le premier moment d'étonnement passé, il se mit complaisamment sous le dolmen, semblant protégé et béni par la faucille d'or (prix : un franc vingt-cinq) que La Chapoulie brandissait vers lui d'une main aussi noble que fatiguée, par la pose. Un seul parmi nous ne riait qu'à moitié ; c'était Rougier, auquel je ne sais quel monteur de bateaux avait fait croire que le drap employé, et, pour ce, éventré au milieu d'un grand coup de couteau, avait été pris, sans façon, dans la lessive des bonnes femmes de Locmariaquer. Il trouvait cette indiscretion lacérante digne des rapins de la dernière espèce, et garda cette impression huit jours durant, jusqu'au moment où l'on se décida à le rassurer sur les suites de cette gaminerie, car ce drap usé avait été un cadeau fait à nous mêmes par M^{me} Le Guillon, d'Auray. (1)

On avait bien pensé à compléter l'investiture par un chœur sur l'air connu

Oh la ! la ! qu'il est imposant
L' Général, druide à présent !

Mais les répétitions ayant manqué, il fallut Reyner (pardon !) ce numéro de notre programme.

(1) Pauvre Rougier ! s'était-on amusé de sa sollicitude envers les lessives Bretonnes !

Et puis, il est 10 heures, le déjeuner nous attend à Carnac et nous avons bien des choses à visiter encore sous la vigilante conduite de notre aimable et documenté cicérone.

Départ ; quelques kilomètres ; et l'on s'arrête au pied de Saint-Michel, non celui au péril de la mer, mais celui du tumulus, le plus prodigieux du monde entier, dans lequel les fouilles entreprises par M. Le Rouzic ont fait découvrir quatorze sépultures.

Il porte le nom de Saint-Michel depuis le *xiv^e* siècle où l'on a élevé au sommet une chapelle dédiée à l'Archange. Cette chapelle est sans caractère ; mais, à côté, est une croix sculptée, de l'époque, qui mérite l'attention. Un banc Touring-Club donne malheureusement à côté une note industrielle et civilisée. Elle n'est pas ce qui plait le moins à beaucoup qui préfèrent une planche en chêne, rappelant les promenades publiques, au coussin plus moelleux de l'herbe desséchée.

On s'arma de bougies et, à la file, on suivit les galeries ouvertes au prix de bien des difficultés, et même de danger sous le galgal.

On appelle de ce nom l'amas de pierrailles et de terre meuble qui recouvre le tumulus au-dessus de l'épaisse couche de vase de mer placée directement sur les sépultures et les isolant complètement de l'humidité. On peut affirmer que, de nos jours, on prend moins de précautions souterraines à l'endroit des caveaux de cimetières. Le luxe, ou la vanité, élève des chapelles aux façades historiées, très visibles des vivants, mais la chambre mortuaire est construite avec plus d'économie. L'humidité, la moisissure et les racines en sont vite les maîtres. Les Celtes, eux, dissimulaient la splendeur du tombeau de Gavr'inis sous une montagne pierreuse, enfouissant pour jamais dans le cist-ven (1) les objets les plus précieux de leur industrie et, par une calotte de vase, protégeaient les sépultures contre les agents atmosphériques. Lesquels honoraient mieux leurs morts ?

La visite de Saint-Michel étant terminée, on reprit les voitures pour aller, en circuit, autour de Carnac, visiter successivement l'admirable groupe de trois dolmens nommés le Mané - Kerioned (*Montagne des Kerrions*, mythes fantastiques de la Bretagne), le groupe d'alignements de Kermario, et celui du Ménec, le plus important de tous, en laissant celui de Kerlescan, un peu trop éloigné pour l'heure.

Là, M. Le Rouzic est sur son domaine incontesté, car, le premier et le seul, il a constaté l'orientation astronomique de ces alignements ! Sur les trois groupes du Ménec, de Kermario et de Kerlescan, en effet, se distingue, au milieu des menhirs en ligne, une pierre rompant l'ordre convenu, comme placée ou déplacée par erreur. Mais si l'on se pose au centre du cromlech, enceinte demi-circulaire occupant le bout des alignements, et si de ce point on regarde cette pierre isolée,

(1) *Cist-Ven*. Tombeaux plus petits que les dolmens, sortes de coffres en pierres superposées.

on constate qu'à certaines époques le soleil se lève juste au-dessus. A Kerlescan, c'est le 21 décembre de notre calendrier, exactement le solstice d'hiver ; à Kermario, c'est le 21 juin, moment du solstice d'été ; enfin, au Ménec, le groupe aligné le plus important de tous, c'est le 21 mars, jour de l'équinoxe de printemps, le point *GAMMA*, date fatidique du renouveau qu'ont célébrée toutes les religions de tous les temps et de toutes les latitudes, y compris le christianisme, dont la fête de Pâques tombe au premier dimanche de pleine lune qui suit l'équinoxe.

De là, à affirmer le mythe solaire chez les Druides et la véritable adoration de l'astre, ce serait peut-être exagéré. Si à Bakou, les Parsis, au Mexique, les premiers peuples furent véritablement adorateurs du Dieu-feu, il est fort présumable que les Celtes procédaient d'une philosophie théologique beaucoup plus subjective et affinée, se rapprochant des philosophies indiennes, de même que leur langue, et le breton actuel qui en découle, présentent plus d'un rapport indéniable avec le sanscrit, par des radicaux tels que *iva, spal, sutbi, gala*, formant en breton *ivan, spall, suth, gawl*, et traduisant les mêmes sentiments généraux. Leur religion n'aurait donc pas été une idolâtrie du soleil déifié, mais bien une théogonie primitive et proche du brahmanisme, ou plus encore du mazdéisme où, de par Zoroastre, l'étude des astres occupait une place prépondérante.

Mais voilà que m'entraîne encore la pente glissante des controverses, et puis, c'est de plus en plus l'heure de déjeuner, depuis le temps que nous n'avons que des haches polies à nous mettre sous la dent. Encore quelques tours de roue et nous voici à Carnac, devant l'hôtel de la Marine, chez Madame Rio, où nous fûmes reçus avec entrain, service prompt et cuisine de premier choix. Au dessert, le marquis de Fayolle, interprète nécessaire dans la circonstance, remercia M. Le Rouzic en rendant hommage à sa science, sa modestie et son apostolat néolithique. Et le modeste « gardien du Musée Miln » répondit, toujours avec le même charme pénétrant, d'organe, de style et de parole, cherchant à nous attirer tous dans son enthousiasme Celtique, acceptant l'invitation qui lui était faite de venir un jour, en Périgord, voir nos monuments, qui lui était faite de venir un jour, en Périgord, voir nos monuments, plus profondément enfouis que les siens dans les limbes de la préhistoire, et terminant par une profession de foi Bretonne, d'une poésie et d'une simplicité qui toucha le cœur de plus d'un.

Après le déjeuner, on alla visiter l'église et le Musée. L'église a ceci d'intéressant qu'elle fut construite, en grande partie, au *xv^e* siècle, avec du granit des menhirs. Sur la porte, s'élève un élégant baldaquin Louis XIV, pour lequel furent employés des blocs de très forte taille, et dont la construction dut être des plus difficiles, à cause de la fragilité du granit ainsi découpé en rincaux.

A l'intérieur de l'église, les voûtes, lambrissées, sont décorées de peintures *xvii^e* siècle un peu frustes, mais ayant du caractère. Une fort remarquable chaire en fer forgé, de la même époque, attire l'attention. Sur la balustrade, on peut lire, en lettres ajourées.

KOUSSINON FECIT. Enfin, adossé à un pilier de gauche du chœur, se voit le reliquaire de saint Corneille, qui, par la suite, devint saint Cornély. le patron de toute la contrée, grand guérisseur des bêtes à cornes, ainsi que le prouvent de nombreux ex-votos, entre autres deux tableaux en bois sculpté et peint qui ornent la façade.

Il est très curieux de voir, ainsi, se perpétuer, presque jusqu'à nos jours (presque, hélas ! car à la dernière fête, où, d'habitude, on menait tous les troupeaux du pays, le cortège fut maigre : il n'y avait que la vache du curé !) de voir se perpétuer cet usage, cette légende, ce dicton au sujet des bêtes à cornes, et particulièrement des bœufs.

Sans attacher d'importance au calembour de Corneille, Cornély, corne, on peut supposer, en remontant plus loin, qu'au temps des Celtes le bœuf était, en ce lieu, l'objet de superstitions particulières. Dans des fouilles Gallo-Romaines locales, on trouva souvent des petits bronzes figurant des bovidés, et, fait plus probant, on découvrit, au sein du tumulus de Saint-Michel, côte à côte avec le dolmen contenant le personnage principal, un autre coffre de grande taille contenant une squelette entier de bœuf.

Le choix de saint Corneille, lequel a réellement existé (il était Pape en 253), put donc être une superposition, par le christianisme, à certaines traditions antérieures, prenant leur origine à l'époque où un grand chef, probablement religieux, fut inhumé et incinéré (1) à Saint-Michel.

De semblables substitutions ne sont pas exceptionnelles et la plus remarquable est bien celle que l'on peut lire dans la « Légende dorée » composée par le bienheureux Dominicain Jacques de Voragine, vers le milieu du XIII^e siècle. Il y est en effet question d'un saint Josaphat, dont l'histoire, relatée longuement, procède d'un identisme tel, avec l'histoire connue du Buddha-Gautamo ou Sakia-Muni, le réformateur du Brahmanisme (480 avant Jésus-Christ), qu'il est impossible que ce ne soit pas une incorporation dans le martyrologe du V^e siècle, de la figure antérieure, et bien réelle, du fondateur Indien.

Après la visite de l'église, on alla terminer la promenade à Carnac par une visite au Musée Miln. Citer, même en faible partie, les merveilles qu'il contient, nous entrainerait trop loin ; pour les personnes qui désireraient se renseigner, le Catalogue est là, qu'on peut toujours se procurer, et, à loisir, consulter. Néanmoins, ne peuvent se passer sous silence une admirable pendeloque en Callais (2), des haches uniques comme grandeur, forme et fini, des Men-Gurum, d'une perfection rare (3), et une curieuse série de Gougad-Paterenned, préhisto-

(1) Ces traces certaines d'incinération incomplète ne sont pas une des choses les moins curieuses de l'époque Druidique, surtout si on y ajoute la présence, comme à Saint-Michel, de coffres contenant une quantité assez considérable de charbon de bois, évidemment mis là, et enfermés d'après une ordonnance rituelle. Ce charbon était-il les restes d'un bûcher funéraire, ou symbolisait-il (car on en trouve dans des endroits où les

riques ou seulement anciens (intéressants par cela qu'ils sont exactements pareils aux colliers sacrés encore en usage aujourd'hui pour protéger les femmes en couche, et, probablement, ayant rempli le même office au temps des dolmens).

Sur ma proposition, chacun prit des cartes donnant le portrait de M. Le Rouzic en costume breton, sur lesquelles, à la demande générale, il mit un gracieux autographe à coups d'Onoto (la réclame n'est pas payée), et, toujours avec lui, on repartit pour visiter encore un beau groupe funéraire, les dolmens de Rondosse, où furent trouvés, il y a quelques années, des colliers d'or de grande valeur artistique et même intrinsèque. Là, M. Le Rouzic nous quitta et nous souhaila bon voyage, pendant qu'à l'envi tous le remerciaient de sa docte conduite et sa si simple complaisance.

Deux kilomètres plus loin on traverse, sur la route, les beaux alignements d'Erdeven, et l'on atteint Plouharnel, que l'on dépasse pour aller, dans la presqu'île de Quiberon, jusqu'au fort Penthièvre, lieu de triste souvenir où s'effectua le débarquement de 1795. La langue de terre, à cet endroit, n'a guère plus de cinquante mètres de largeur, sans que l'Océan parvienne à faire une île de ce bout de continent. Comme, vraiment, on avait vu, depuis le matin, beaucoup de monuments mégalithiques, — on peut même dire que plusieurs, parmi nous, en avaient « soupé » — on négligea de pousser jusqu'au

ossements ne portent pas trace de feu) symbolisait-il le foyer, le « home » ? C'est très possible. Toutes ces religions, Indiennes, Egyptiennes, Celtiques procédaient du dogme de Transmigration des âmes. Tous leurs rites et tous leurs symboles y concourent. La mort, chez elles, était un acheminement vers une série d'autres naissances et vies terrestres. De là, peut-être, l'existence des objets d'alimentation, en remontant jusque d'habillage dans les tombeaux ; peut-être aussi, en remontant jusque dans le préhistorique, la pose accroupie des corps, les genoux repliés sur le thorax et les mains comme crispées sous le menton, qui rappelle étrangement la posture de l'enfant avant sa naissance, et pourrait avoir été, par ces peuples, symboliquement observée et reproduite.

(2) *Callais*. Pierre bleue, veinée, ressemblant à de la turquoise, mais plus claire. Susceptible de prendre un beau poli. Se trouve, paraît-il, en Perse, aux environs de gisements d'étain. La présence de ces bijoux, en Bretagne, serait une preuve des rapports des Celtes avec l'Orient. Quelques auteurs ont prétendu que du Callais aurait pu exister dans le pays avoisinant des gisements de ce métal qui se seraient affaïssés avec le sol de la mer du Morbihan ; c'est possible, mais la preuve en est encore à établir.

(3) *Men-Gurum*. Nom Breton donné aux haches polies percées d'un trou, comme pour les pendre en amulettes. On dirait en Français Céraunies, d'après le grec CHERAUNOS (*tonnerre*). Ces haches funéraires n'avaient pas été des instruments d'usage, mais bien des objets votifs, et, parmi elles, il s'en trouve dans le sol des Dolmens une, jamais qu'une seule, de petite taille, presque triangulaire, et exceptionnelle-ment soignée de forme et de polissage. C'était probablement un signe rituel qui consacrait le lieu de sépulture et sanctionnait définitivement la cérémonie d'inhumation.

cromlech du Moulin, un des mieux conservés, qui se trouve à quelques centaines de mètres au delà, et l'on revint à Plouharnel pour prendre le chemin de Lorient.

Route assez compliquée. Aussi, le Président prend le parti, à chaque tournant, de jeter sur la route une affiche indicatrice, ce qui permet à chacun, après s'être invariablement trompé, de reprendre le bon chemin.

Beau pont suspendu sur la rivière d'Étel, puis des landes, encore des landes, puis des parties ombragées, puis un carrefour où dansent les affiches du Président, puis des chemins tortueux ; enfin une admirable vue sur le pont, dit du Bonhomme, jeté sur la rivière le Scorff. Encore quelques kilomètres et l'on arrive à Lorient, reçu dès l'octroi par une statue de Jules Simon, que les matelots prennent pour un amiral.

Fin de la randonnée devant l'hôtel de Bretagne où l'on se case difficilement, épars à travers plusieurs succursales, et pendant les deux heures à parcourir jusqu'au diner, chacun, à son goût, déambula dans la ville, dont l'unique intérêt est d'être une préfecture maritime, qui du reste cache, jalousement, son arsenal et ses mâtures aux regards profanes. La ville, en elle-même, est maussade et sans aucune attirance locale. Le hasard, qui dut s'en étonner, y fit naître deux grands artistes : le doux et émotionnant poète Brizeux (1806-1858), et Victor Massé (1822-1884), dont les *Noces de Jeannette* sont à bien des opéras fastueux ce que le sonnet d'Arvers est à beaucoup de prétentieuses tragédies.

Le soir, après un diner où le souvenir des Celtæ, des Gougad-paterenned et autres objets lithiques se mêle au macaroni fluide, on alla s'échouer dans un café vraiment maritime, même fond de mer, à en juger par une décoration en homards, crabes ou chapelets d'astéries, prouvant chez l'artiste une connaissance peu commune de l'ichtyologie murale ! et comme, installés, par petits groupes à différentes tables, on était fatigué, autant qu'énervé, par tant de kilomètres, tant de druidisme, tant de montées ou descentes de voiture, on fut très gai à propos de tout et de rien, sous l'œil étonné de quelques habitués ressemblant, par la force du contact, aux langoustes et divers crustacés en haut-relief ornant les panneaux, reflétés eux-mêmes et multipliés par les glaces ternies, jusqu'à la « patronne » figurant, derrière son comptoir, une Amphitrite aussi placidement mythologique que puissamment développée !

A noter, avant qu'un couvre-feu peu tardif nous fasse réintégrer nos hôtels et nos chambres : aujourd'hui, mardi 19 juillet, il n'a pas plu ! Phénomène ! étrangeté !! miracle !!!

Mercredi 20 Juillet.

Sept heures et demie ; tout le monde est là et l'on se sent maussade. D'abord, il bruine déjà, et puis la journée d'hier a été rude et celle qui commence va, aussi, être longue. Quelques-uns... et quelques-unes demandent si on va voir encore des tas de grosses pierres ! Sur la réponse négative : Ah ! tant mieux, laissent-ils échapper sans ambages. Ceci est une preuve qu'il faut savoir n'abuser de rien, même du mégalithisme !

On part, on repasse devant Jules Simon, qui, cette fois, ruisselant d'eau, a l'air un peu plus marin, et l'on prend la route, accidentée mais assez monotone, de Quimperlé.

Arrêt d'une demi-heure pour visiter l'église Sainte-Croix, curieuse basilique circulaire de l'époque Romane, un des rares types de cette époque en Bretagne. Elle contient des chapiteaux très remarquables. une crypte intéressante, et un jubé du XVI^e siècle démoli et réédifié au fond de la nef, comme à Saint-Léonard de Limoges.

Poumeau sonne, de mieux en mieux ; on repart. La route devient plus pittoresque ; on traverse Pont-Aven, lieu select pour les touristes, autant par la publicité dans les gares, que par la présence de Botrel, annoncée par le pavillon qui flotte sur sa demeure, et dont la simplicité, bien connue, fait de ce coin de Bretagne un petit Cambonational.

Le pays devient plus sauvage et l'on commence à voir un paysage de granits érodés, ainsi qu'au Sidobre, et ayant la même origine géologique. Parmi ceux-ci, quelques-uns, par le caprice de leur dislocation moléculaire, prennent, à tort, des allures de Dolmens. Encore ! murmurent quelques-unes..... et quelques-uns ! Mais l'inquiétude est vite passée, et, bientôt, l'on débouche devant Concarneau, en dépassant Ithier-Horric de La Mothe St-Geniès, qui a dû ramasser la première boîte à sardines, et a éclaté de ce chef. A partir de ce moment, il va devenir célèbre par ses crevaisons et autres incidents. Nous les relaterons en ôtant, à chaque fois, une syllabe de son nom. Qui sait, à la fin de la randonnée, ce qui lui restera comme majuscules et comme caoutchouc.

A Concarneau, nous devons être reçus par M. et M^{me} de Pénanros, cousins du Président ; mais la pluie, à sceaux, à barriques, à foudres précéda nos hôtes. L'arrêt des voitures ayant eu lieu sur une place entourée de boutiques d'accessoires de pêche, on s'y précipita, et bientôt tout le monde en sortit vêtu de suroits en toile cirée jaune (demi-couleur du Club), ce qui mit la ville en gaité, et les marchands aussi, qui n'en avaient pas autant vendu en dix ans, au prix mirifique de 11 fr. 50 le complet. Sous cet accoutrement, on visita la ville moderne, ce qui est l'affaire d'un instant, et, ayant été rejoints par M. et M^{me} de

Pénanros, on alla voir la poissonnerie, et, tout à côté, l'importante usine de conserves sardinières.

Une grève avait éclaté, quelques jours auparavant, et, tour à tour, des troupes et des délégués de la C. G. T., des négociateurs pacifiques et des députés brouillons, les uns anihilant les autres, avaient défilé devant les sardines, les seules qui ne fussent pas syndiquées ! Puis l'accord s'était fait, après que les économies des grévistes avaient passé aux Maisons de bateau (appellation des cabarets dans la contrée sardinière), et le travail avait repris, jusqu'à la prochaine crise.

La visite de l'usine, très intéressante, fut faite sous la conduite de M. de Pénanros, tandis que le Président, avisant des tranches de thon qui séchaient sur des claies, se mettait à y goûter en cousin connaisseur et affamé !

Après, on alla visiter la Ville Close, et le soleil, par hasard, nous y accompagna.

La Ville Close est l'ancien Concarneau datant du XIV^e siècle, édiflée sur un rocher isolé de toute part, et défendu par la marée mieux que par toute autre fortification.

A l'intérieur, les maisons, les ruelles, les places exiguës, les portes d'eau n'ont pas changé ; le costume des habitants guère davantage, puisqu'ils ont leurs vêtements de pêche, pour la plupart, et, si ce n'était quelques escouades de soldats, cantonnés là pour la grève, on se croirait au temps du siège par le Maréchal de Rieux.

Comme monuments, il n'y en a guère, à part une petite chapelle XIV^e siècle, modeste, noircie et corrodée par le temps, d'un élégant aspect, désaffectée depuis longtemps et malheureusement remplacée, au sommet de la ville, par une église plus vaste, mais sans aucun intérêt.

La Ville Close n'ayant certainement pas deux cents mètres de long, la promenade fut tôt terminée, et l'on repartit, non sans avoir admiré, sous le soleil, heureusement sorti de sa cangue nuageuse, la perspective, sur le port, des filets bleus aux mailles exiguës, spéciaux pour la pêche à la sardine, qui donnent à Concarneau, comme à Audierne, un aspect si spécial.

On emmenait M. et M^{me} de Pénanros, enlevés à leurs grévistes assagis, et on laissait en compte Ithier-Horric de La Mothe St-Ge....., qui avait re-éclaté de l'autre roue, sans, du reste, que cela altérât sa bonne humeur !

Kilomètres, myriamètres, montées, descentes, remontées, etc., et enfin descente assez longue sur Quimper, dont on voit se dessiner de loin les deux clochers gothiques, les plus célèbres de la région.

Arrêt à l'hôtel de l'Épée, admirablement tenu par M. Letheuff, où nous trouvons non seulement un confortable garage, à l'entrée rassurante, mais un service de premier ordre et même deux surprises, picturales et musicales.

La salle à manger est, en effet, décorée de peintures de valeur dues au pinceau de J. Lemordant. Elles sont aussi remarquables de couleur que d'observation de types et de mouvements, formant un cycle d'impressions armoricaines des plus captivantes dans leur interprétation très moderne. Resterait néanmoins à savoir lequel des deux a raison, ou du peintre qui impose son coloris ou de la Bretagne qui propose sa grisaille !

La seconde surprise fut, pendant le déjeuner, de voir arriver deux joueurs de biniou, en costume, qui nous donnèrent les spécimens les plus joyeusement rythmés de leur répertoire.

Le biniou est une variété de cornemuse, composée d'un sac formant poche d'air, auquel est ficelé une espèce de petite musette, rêche et criarde, soutenue par un bourdon qui fait l'invariable basse. L'autre joueur, duettiste obligé du biniou, avait la bombarde, qui est une espèce de flageolet à perce conique, fonctionnant au moyen d'une anche demandant des poumons peu ordinaires. Le mélange, évidemment peu harmonieux dans une salle fermée, puisque, comme tous les instruments populaires, ces deux-ci sont destinés au plein air, encore plus au plein vent, n'en est pas moins curieux, autant par le timbre, tout criard qu'il est, que par les thèmes parfois typiques et toujours d'une saveur mélodique toute particulière, que nous jouèrent, sans se faire prier, nos deux artistes locaux.

Bien entendu, on leur fit fête, on leur offrit du champagne, et l'on remercia chaudement M. Letheuff de nous avoir procuré cette aubaine.

Après le déjeuner, les uns allèrent voir la cathédrale Saint-Corentin, curieuse par la torsion de sa nef. (Ici, la discussion est libre entre les symbolistes, adeptes de Huysmans, et les non-symbolistes, archéologues plus documentés pour la plupart que l'oblat de Ligugé.) Ils remarquèrent sur la façade la statue légendaire du roi Grallon, dont nous aurons l'occasion de relater la légende un peu plus loin. Ils virent la curieuse rue Kéréon, bordée de vieilles maisons ayant conservé tout leur cachet d'autrefois, pendant que les autres, dont moi-même, nous allions visiter une faïencerie locale sous la conduite du propriétaire, M. de La Hubaudière, qui nous fit obligeamment les honneurs de son usine en nous donnant toutes les explications techniques à travers les divers ateliers de pétrissage, tournage, émailage et cuisson.

A 3 heures, sonnerie de Poumeau, qui redevient vraiment en lèvres, et départ pour Audierne, par Landullec, Plozevet et Plouhinec. Route un peu longue, en pentes endormantes et paliers monotones égayés, ou attristés, par quelques lisières de pignades commençant à sentir la morsure des vents salés.

A Audierne, des enfants, des enfants, encore des enfants, à croire que cet endroit en fournit au reste de la France. Il est vrai que notre visite est annoncée. Les affiches jaunes du Président sont brandies sur des bâtons par des gas à l'entrée de la ville, et c'est au milieu d'une foule compacte et bruyante que nous nous arrêta mes, en file, devant

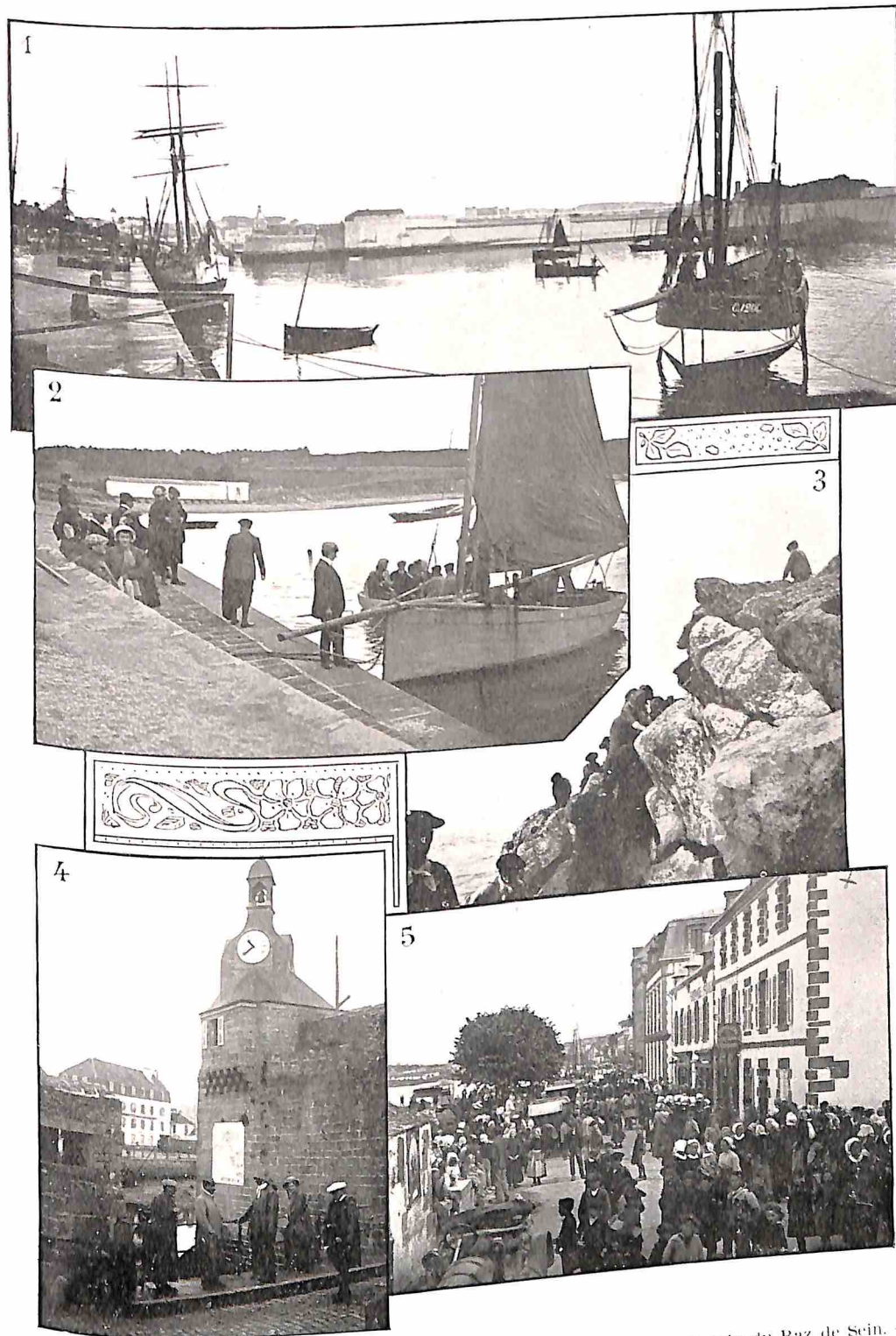
l'hôtel de M. et M^{me} Le Bour-Keradenec. Quelques instants d'arrêt pour regarder le port, privé pour l'instant de son poétique ornement de filets bleus, car c'est l'heure de la pêche, et, à travers des théories grouillantes d'enfants faisant résonner la fanfare de leurs milliers de sabots, nous montâmes la côte qui va bientôt nous mener sur le promontoire du Raz. On longe quelque temps la falaise en bordure, à un endroit où la mer attaque, mord et déchire la roche, au point que la route a, l'année dernière, disparu sous l'assaut de la tempête. On traverse le dernier hameau de Lescoff. Le vent commence à fraîchir beaucoup ; déjà s'aperçoivent les antennes symboliques des sémaphores et les tentacules mystérieux du télégraphe sans fil, et, en peu d'instants, on est à la pointe du Raz de Sein, où l'on abrite les voitures, pas toutes, mais le plus grand nombre, dans le garage de l'hôtel Keradenec, le plus avancé vers la pointe.

La Pointe du Raz ! l'extrême promontoire ouest de tout le continent européen, après lequel c'est l'Océan sans répit jusqu'en Amérique ! dernier bastion de la terre ferme, aujourd'hui visité à l'envi, hier célébré par les poètes, autrefois chanté par les bardes, aux temps anciens, vénéré et redouté, comme l'ultime assise accessible aux pieds humains, au delà de laquelle c'était, pour ces peuplades reculées, la chute infinie dans l'inconnu des astres ! Pour le spectateur actuel, c'est la limite du Finistère, mais ce n'est plus *Finis terra*. Pourtant, ce magnifique spectacle ne s'adresse pas seulement aux yeux et, du cœur sous une éperon de granit, un sentiment d'angoisse étirent encore le pas de trop, et c'est l'abandon de la terre ferme, sécurité des hommes depuis cet endroit jusqu'au cap le plus aventureux de la Sibérie, pour le tombeau mouvant auquel Christophe Colomb assigna, le premier, une borne moins lointaine.

En des temps indéfinis, la pointe s'étendait plus loin, mais la mer a, peu à peu, conquis la défense granitique, ne laissant émerger que des récifs isolés, terreur constante des navigateurs ; ce sont les rochers qui s'étendent, couverts de phares, de balises et de bouées, jusqu'à l'île de Sein, et, au delà, jusqu'à l'Ar-men où l'industrie moderne est parvenue à édifier un phare qui coûta plusieurs millions, demanda quatorze années de labeur, et auquel on ne pouvait travailler que vingt-deux heures par an, au maximum.

L'île de Sein, dont la ligne, noire ou blanche, suivant l'éclairage, s'étend au loin devant le Raz, est aussi un lambeau de la falaise initiale.

Une population autochtone, intense et typique y demeure, sans en sortir jamais, du moins pour venir sur le continent, car c'est là, en grande partie, que se recrutent les marins pour l'Islande. Autrefois ce n'était que des naufrageurs vivant du produit des sinistres. Ils aidaient même à la tempête en faisant marcher, par les nuits terribles, une vache portant une lanterne entre ses cornes. Les navigateurs, prenant cette lumière ondulante pour un fanal de bateau, et supposant,



1. Le Port de Concarneau. — 2. Embarquement pour Gavv'inis. — 3. A la Pointe du Raz de Sein. — 4. Entrée de la Ville-Close, à Concarneau. — 5. Notre arrivée à Audierne.

par là, que la passe était libre, allaient se briser sur les écueils, où les bandits insulaires se partageaient les épaves.

A noter, aussi, la beauté exceptionnelle des femmes, à l'île de Sein, où elles sont constamment vêtues de noir, étant toujours veuves ou sur le point de le devenir. C'est un magnifique voyage que d'aller d'Audierne à Sein en barque à voile. Il faut compter une demi-journée, ou vingt-quatre heures si la mer est mauvaise, et la passe est toujours dangereuse. Néanmoins, on en revient, contrairement aux Druides qu'on y transportait, quand ils devenaient très âgés, et qu'on y laissait mourir, leur donnant, par là, sur le continent, un renom d'immortalité.

Malheureusement, pour voir la pointe du Raz dans toute sa sublime grandeur, deux conditions sont nécessaires : un temps relativement clair et une mer déchainée. Et l'on peut y revenir bien des fois sans que ces conditions se réalisent.

Or, le mercredi 20 juillet 1910, le ciel était brumeux au point de ne pas distinguer les côtes, et la mer était d'huile ; aussi l'enfer de Plo-pas distinguer les côtes, et la mer était d'huile ; aussi l'enfer de Plo-goff, où parfois les embruns fouettent, jusqu'à son sommet, la falaise déchiquetée, malgré ses quatre-vingts mètres, n'effraya-t-il pas, à l'excès, ceux parmi nous qui voulurent faire le tour du promontoire par un sentier un peu difficile, mais non dangereux, avec Poumeau, dont le clairon (oh, pardon ! la trompette) désormais sonore et juste, égrenait ses notes qu'accompagnait le bourdon rythmé des vagues allant buter au fond des galeries creusées par elles sous le môle, et le traversant de part en part à certains endroits.

La petite caravane revint au bout d'une heure de l'autre côté de la pointe et l'on rentra à l'hôtel en passant devant un beau monument élevé, depuis peu, à Notre-Dame des Naufragés. C'est un beau morceau de sculpture dû au ciseau de M. Godlewski. On pourrait trouver un peu de mièvrerie au groupe de la Vierge et de l'Enfant, quoique le monument en soit juste et émouvant, mais le naufragé est de toute beauté comme plastique implorante et angoissée.

Retour à l'hôtel, qui possède une curiosité rare pour le lieu : un arbre ! un seul, de deux mètres de haut, qui déjà se courbe, découragé, sous la tempête. On rentra au salon et bientôt les cartes postales firent rage, s'accumulant dans une boîte aux lettres bientôt pleine à en éclater.

Poumeau lance au vent quelques notes, mais le vent, jaloux, lui renfonça ses *sol* dans le gosier. On comprend néanmoins que c'est l'heure du dîner, sur deux tables, dans une grande salle. Nous étions chez nous, ayant envahi tout l'hôtel, à l'exception de deux malheureux, venus peut-être là pour être tranquilles ! Ils nous regardaient d'un œil morne ; et c'était une illusion de notre part ! car, en fait, il paraît que, le lendemain, après une nuit des plus troublées, ils demandèrent qui étaient ces gens si gais et si aimablement bruyants. Peut-être était-ce deux neurasthénies dolentes auxquelles nous avons inconsciemment apporté la panacée consolatrice.

Pendant le diner, des gaités ! Le général portant un toast (ah !) puis un second (oh !!) puis un troisième (ou !!!) Prat-Dumas retrouvant sa verve et sa voix, émettant des propositions de révolte et d'indépendance, Guy de Fayolle énumérant les crevaisons d'Ithier-Horric de La Mothe Saint..... Remises solennelles d'insignes, avec investiture, à Mesdames Cocula, Pradier, de Lépine et Pénanros. Et puis, pour finir, une plaisanterie de haute volée. Lettre remise au Président, venant de Carnac. Plainte, en style de Boquillon, d'un paysan relatant que le conducteur d'une des voitures, ayant voulu tuer une mouette d'un coup de pistolet, avait touché sa vache. Inutile de dire que la lettre était apocryphe ; les échos, le norois ou la brise m'ont rapporté que Didon aurait bien pu en être l'auteur. Du reste, la voici :

LOCMARIAQUER, le 19 Juillet.

Monsieur le Mère,

Je vient, par la praisante, vou donné le bonjour, et vou fère par de se qui metarivet tout a leur. Quen elle son passé toute ces auto maubil du diable pour allé visité le pierre, il y a en a tune qui ses areté en fas le chan de Jean-Mari Le Guidou, où que jen e vu tun mosieure des-cendre et il e tallé en rampant comme un sauvage indiein, un apache e qu'il set arété près de l'étang de Bend in Braz, qu'il a tired tun cou de revolvert sur une moette qui volé sur l'o et qu'il a manqué la moette qui s'a envolé, mais que le cou il a passé t'au dessus de ma tête et qu'il a était touché une de mes vaches qui brouté tranquilement sans se douté du cou, et que la balle y a fet un trou sur la cuice près de la queu que sa segné bocou.

Le mosieure il a remonté sur sa mecanic et il a foutu le can a plus de 100 a leur, malgré mes cri et mez apel.

Hureusement que la vieille Tiphène Guibendou elle avait parlet avec un de ses mosieure et qu'el avet su que c'éte un tipe de l'Auvergne du Pericor.

Vous porrez le faire reserché et me fère payé une indemnité domoins deux cent francs pour le trou de balle de ma pauvre Guillonèle, ma plus jolii vache.

Resevé, Mosieure le Mère, mon gran respec.

Yve LE GORRIC.

Mais cette lettre eut, pour la lire, un interprète en Prat-Dumas comme pas un. La Comédie-Française, ne lui offrant pas, d'emblée, le sociétariat à part entière pour remplacer Huguenet, ignore évidemment son primordial intérêt !

Puis ce furent les bans : druidiques, Le Rouziques, sardinesques et, pour finir, arthritiques, en l'honneur de notre camarade Monmarson, qu'un lumbago intempêtif clouait dans sa chambre, laquelle vibrait

sous nos hurrah. C'était tout ce que nous pouvions faire pour lui comme thérapeutique, et nous n'y faillissions pas !

Après le diner, c'est-à-dire au milieu de la nuit, on se répandit dans l'hôtel, Poumeau sonnait, moins fort que Prat-Dumas chantant, le Président tapant sur un piano accordé à l'unisson des sifflements de la tempête, les dames chantant en plusieurs langues, et Ithier rythmant des danses nègres sur des plateaux qui se bossuaient à vue d'œil.

Et durant ce vacarme, les deux étrangers, tristes et cherchant le repos, se disaient, dans leur chambre, qu'ils devaient à leur bonne étoile de trouver sur leur route une société de gens si gais et si aimablement bruyants !

Vers deux heures du matin, cette tempête intérieure se calmait, et bientôt le silence n'était plus troublé que par le vent de l'Océan vrillant ses harmonies dans le trou des serrures et à travers les disjointements de l'hôtel endormi.

De temps en temps, un remous plus fort grondait comme un glas, le glas de la ville d'Ys, que la légende fixe près d'où nous sommes, au-dessus de la baie des Trépassés. Et voici cette légende que je vous ai promise et vais vous narrer comme un conte à bercer les enfants, pour terminer le récit de cette fertile journée.

Il était une fois un roi nommé Grallon, qui possédait une ville, une fille et une clef. La ville était Ys, belle cité florissante ; la fille était Dahut, courtisane vicieuse, adorée de son père qui ignorait ses débordements ; la clef était celle qui fermait l'écluse protégeant la ville contre les funestes marées. Et le roi portait constamment, à son cou, cette clef d'or d'où dépendait l'existence de sa bonne cité d'Ys. Or, un jour, Dahut, pour répondre au désir exprimé par un de ses amants d'aventure, — en réalité un prince ennemi déguisé — supplia son père de lui donner cette clef. Celui-ci l'accorda, et Dahut, dans l'aveuglement de la passion, la confia au prince déguisé qui s'empressa de s'en servir pour ouvrir les écluses d'où les flots se précipitèrent dans la vallée. Le royaume fut submergé, la ville détruite, les habitants noyés, et le roi Grallon n'eut que le temps de sauter sur son cheval et de s'enfuir au galop devant les vagues qui le harcelaient, emportant sa fille en croupe, terrorisée mais non assagie. En ce temps-là vivait l'évêque saint Corentin, qui redoutait depuis longtemps la punition du ciel s'appesantissant sur le royaume d'Ys comme châtement des vices de la sensuelle Dahut. Et saint Corentin s'élança lui aussi dans les flots, à la poursuite du couple s'enfuyant, en criant à Grallon : « Roi, débarrasse-toi du démon que tu portes ! » jusqu'à ce que, galopant, de plus en plus fort, il finit par les atteindre à portée de crosse ; et, se couchant sur le garrot de sa bête, il parvint à agripper la fille du roi, que d'un geste brusque il arracha à l'étreinte paternelle et fit choir dans les vagues. Aussitôt la mer se calma, permettant à Grallon d'atteindre, avec saint Corentin, la ville de Kemker, capitale de Cornouailles. Mais le royaume et la ville d'Ys avaient disparu,

et depuis, par les nuits de tempête, on entend résonner les cloches de la cité maudite, qui prolongent leurs mornes envolées le long des falaises de la baie des Trépassés (1) !

Quando movendi sunt cæli et terra !

— *Requiem eternam...*

PREMIER ENTR'ACTE

Les Filets Bleus

AQUARELLE

A M^{me} de PÉNANROS.

C'est l'instant où l'aube opaline
Se lève et fait verdier les feux ;
Où la brise à l'odeur saline
Fait onduler les filets bleus.

Autour des mâts, leurs mailles frêles
S'enroulent en plis miroitants
Ainsi qu'un vol de demoiselles
Sur la lisière des étangs.

(1) Cette légende, entée certainement sur la tradition d'un raz de marée formidable qui sépara la Bretagne de la Cornouaille actuelle, remonte, comme tant d'autres, à l'époque des romans de chevalerie, s'y rencontrant avec celle de Tristan de Léonais, de la blonde Yseult et du roi March, germanisée depuis, bien longtemps avant Wagner. Ces chevauchées de Faust, de Grallon, de Lancelot du Lac et de Perceage au XI^e siècle par Robert Wace. Plus tard, les romanciers du moyen âge en firent grand usage, jusqu'à Cervantès qui, au contraire, les ridiculisa dans *Don Quichotte*, ce dont ils ne se relevèrent plus. L'iconographie religieuse du XIII^e siècle, suivant cette mode, s'en inspira surtout, notamment à la cathédrale de Paris où, sous les voussures de la porte centrale, est figurée une Chevauchée de la Mort, la plus terriblement réaliste qui soit. Mais la poursuite du roi Grallon par saint Corentin est la plus belle de toutes ces chevauchées. Il est même étonnant qu'après celle de la *Damnation* et celle des *Walkyries*, celle-là n'ait jamais tenté une plume musicale, en dehors du théâtre néanmoins, car Lalo, dans le *Roi d'Ys*, l'a prudemment évitée.

Le long du port, nettes et blanches,
Les maisons forment un tableau
Où les ruelles font des tranches
Dont les reflets frisent sur l'eau.

Et la mouvante théorie
Des filets bleus en station
Semble des enfants de Marie
S'avançant en procession.

Plus tard, dans la rade vidée,
Quand les barques se pencheront,
Sous la lumière dégradée
Les filets bleus s'obscuriront.

Et lorsque, vigilant, le phare
Brillera seul sur son récif,
Ils paraîtront une simarre
Se balançant autour d'un if.

.....

Mais voici les apprêts de pêche
Avant que finisse la nuit.
Le temps est bon, la rogue est fraîche, (1)
Au large la flottille fuit.

Tout au fond du port solitaire,
Ne restent que quelques chalands,
Vieux débris, bons à mettre à terre,
Servant de nids aux goëlands.

Seule, une lumière tenace
Marque l'endroit du cabaret
Où, tel un squale, et plus rapace,
L'usurier calcule son prêt.

(1) *Rogue* : Appât pour les sardines, fabriqué avec des œufs de morue pourris. De là, vient le mot *drogue*.

Le flot est moins inexorable !
S'il est parfois le Grand Faucheur,
Souvent aussi, plus secourable,
Il alimente le pêcheur.

.....
Mais bientôt, à travers la brume,
On distingue, sous des agrès,
Une proue écartant l'écume
Qui se pulvérise au vent frais.

Sur le quai, la foule accourue
A grands claquements de sabots,
Dévale d'une étroite rue
Où moisissent des étambots.

Pour la criée elle s'amasse,
Attendant le prochain moment
Où la fragile escadre, en place,
Va débarquer son chargement.

Avant la fin de la marée,
La première barque, en aval,
Rentre, placide et bigarrée
Par l'or du soleil matinal.

Puis ce sont les autres nacelles,
Toutes penchant du même bord,
Qui montent, repliant leurs ailes,
Et viennent s'accoter au port.

Les filets bleus, sur des pagaies,
Sèchent leurs minces filaments ;
Les poissons, épars sur les claies,
Brillent comme des diamants...

Et quand les voilures se plissent
Au balancement des beuprés,
On dirait des cygnes qui glissent
Entre deux miroirs azurés.

Jeudi 21 Juillet.

Cette fois, Poumeau, n'ayant plus peur de réveiller d'autres voyageurs, étrangers et grincheux, sonne, à embouchure que veux-tu, juste et clair. Aussitôt commencent les préparatifs de départ, rendus difficiles par la brume de mer qui a rendu inertes la plupart des carburateurs. Le Président, entr'autre, sue sang et eau à ne pas obtenir une explosion. Il fallut l'énergique humérus d'Ithier pour avoir raison de cette résistance irrespectueuse.

On se range dans la cour devant l'unique arbre ; on remercie et on acclame M^{me} Le Bour-Keradennec et l'on part, laissant à leurs fenêtres les deux voyageurs, nous étant si reconnaissants, paraît-il, de leur avoir fait passer une nuit à peu près blanche, et qui, désormais, revenus en face d'eux-mêmes, regretteront, affirment-ils, les bourrasques de notre gaité.

Retour à Audierne, qu'on traverse sans s'arrêter. Après quelques kilomètres dans une vallée ombrageuse, qui nous change des steppes de la plaine du Raz, on arrive à Pont-Croix. Arrêt pour visiter le premier calvaire de la journée et admirer le portail de l'église et son curieux tympan.

Un peu plus loin, sur la route, le calvaire et l'église de Comfort méritent l'attention. Malheureusement, la route a dû couper l'ancien cimetière, et le calvaire, plus remarquable que d'autres par le fini des sculptures, mais moins naïf par cela même, se trouve isolé sur un côté du chemin.

Dans l'église, nous commençons à voir les voûtes bretonnes lambrissées, aux poutres apparentes. La grande verrière du fond, enrichie de vitraux anciens très remarquables, donne son cachet typique à la construction. Nous en reparlerons plus loin, à Pleyben. On remarque, à gauche de la nef, une curiosité locale. C'est une roue, montée avec une manivelle et une corde, garnie, tout autour, de clochettes et qui sert à sonner certains offices. On l'appelle la roue de fortune (?) Est-ce seulement une fantaisie, ou y a-t-il là une origine spéciale, nous l'ignorons.

Sans plus nous arrêter, on repart pour Douarnenez, en se trompant, bien entendu, à Poul-David, autrefois Pol-Dahut, l'endroit légendaire où saint Corentin aurait « crossé » la fille perverse du roi Grallon. Mais voici la pluie ; on traverse Douarnenez au milieu des flaques, et la beauté de la baie nous échappe sous la brume. C'est donc à dessein que j'en écourte la description pour ne pas donner trop de regrets à nos compagnons de voyage.

Sous l'averse, on monte, on descend, on poisse, et l'on s'arrête à Locronan pour y voir une église remarquable, et la chapelle adjointe, offerte par la duchesse Anne ; à l'intérieur sont à remarquer la chaire,

en naïve imagerie sculptée du XVII^e siècle, et le tombeau du saint, dressé sur trois rangées de colonnettes, souverain, paraît-il, contre les rhumatismes, si on passe par-dessous. Il est vrai qu'on doit se donner de tels « gnons » dans le dos que, pour un temps, une douleur chasse l'autre !

Saint Ronan fut, dans cette région, un saint d'aussi solide réputation que Guénolé, Cornély et Corentin. Mais sa « spécialité » était surtout le beurre. C'est que le beurre, en Bretagne, est l'alimentation type, et quand il manque, c'est la famine. Aussi, de tous temps, les saints « de beurre » furent particulièrement vénérés. Et je crois qu'on aura plaisir à lire cette petite complainte que chantent les ménagères en barattant la crème, après avoir tracé un signe de croix sur les bords du ribot :

*Sant Ian,
A gas an dien da aman !
Mar a mefe teir skuellad,
Me gaso unan d'ar Vech-Vad,
Ac eun al da sant Ronan ;
Ac an deir d'in va unan !*

« Saint Jean, — Change la crème en beurre ! — Si j'obtiens trois écuellées, — J'en enverrai une à Notre Dame du Bon-Voyage, — Une autre à saint Ronan ; — La troisième sera pour moi ! »

Après Locronan, et pour continuer la série, nous allons, toujours sous l'averse, à Pleyben, où nous admirerons le joyau de l'architecture bretonne, n'ayant peut-être pas la poésie incomparable de Saint-Herbot ou de Guimiliau, mais, par l'importance et la richesse, occupant le premier rang parmi les basiliques de la contrée.

Tout le groupe de l'église, du calvaire, de l'ossuaire et de la chapelle funéraire se présente aux yeux, quand on débouche sur la place, d'une façon grandiose, quoiqu'un peu brutale. L'ancien cimetière, tout d'abord supprimé et remplacé par rien, est devenu une espèce de préau gazonné, entouré d'une clôture en pierre, qui n'a plus aucun caractère.

C'est évidemment très net, très propre, mais aussi trop citadin, et trop issu de mentalités municipales, admiratrices, par instinct, et par essence, des halles, squares, alignements, fontaines prétentieuses, cafés riches et autres *instars* qu'elles imitent du chef-lieu, lequel les envie à Paris !

Et cela durera tant que la province ne reviendra pas à ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, un groupement autonome, gardant son originalité et ne connaissant, du pouvoir central, que la cohésion nécessaire à la défense des intérêts communs.

Pour en revenir à Pleyben, ce n'est que dans un petit coin, à gauche et au fond, qu'on retrouve encore un fragment du cimetière, complètement obligé et raison d'être de l'église Bretonne. Et, malheureusement,

c'est un peu partout que la même évolution se produit à l'égard des cimetières qu'on aime aujourd'hui à ne pas voir, alors qu'autrefois, leur contact avec la vie journalière était considéré comme plus consolant que funèbre.

Du temps des Tumuli, très probablement, la mort était un échelon dans la métempycose, aux époques mystiques, elle attendait la résurrection ; sous la négation positiviste, la mort est une fin ; et, considérée comme telle, il est logique qu'on ne soit pas jaloux de la regarder.

Quant à ces cimetières Bretons, avant dix ans, ils passeront à l'état légendaire, et le premier symptôme en est lorsque les familles renoncent aux dalles d'ardoise sans aucun ornement qui reposent sur le sol, si humbles et si touchantes.

Le quincaillier au détail a vite fait de persuader aux intéressés qu'ailleurs on met des croix en fonte. Puis, les croix s'exhaussent sur de petits piédestaux, puis arrive la tombe cosvue, peut-être celle du quincaillier, puis le monument en gothique dévot ! C'est fini, le cimetière n'est plus qu'un bazar de ferraille, et un champ, non plus de repos, mais d'entrepreneurs. Dès cet instant, sa suppression s'en déduit naturellement, et c'est heureux, car un préau gazonné, comme à Pleyben, tout en étant froid, inutile et non breton, vaut encore mieux que tous ces produits vaniteux d'industrie funéraire.

Par contre, si l'extérieur du groupe de Pleyben prête à la critique, non quant aux monuments en eux-mêmes, mais quant au cadre qu'on leur a imposé, les détails et l'intérieur de l'église en font un des plus beaux types de cette architecture XVI^e, propre à toute la contrée.

Le calvaire, le seul qui soit signé, *Yves Ozanne fecit à Brest*, est d'un art plus frustré que celui de Comfort. Au fond, toute cette iconographie bretonne avait pour but d'enseigner, par les yeux, et sans grande préoccupation d'esthétisme, le catéchisme à ces populations, dépourvues jusque-là de toute culture, ou presque. Et c'est la France qui, maîtresse du pays depuis le mariage d'Anne de Bretagne, écartelant de ses hermines l'écu fleurdelysé, fit surgir toutes ces églises sur ce sol où, jusqu'au XVI^e siècle, elles étaient bien clairsemées, et, à l'époque romane, presque absentes.

Elle le fit en s'adressant à des manouvriers locaux, ayant un certain goût spontané, mais peu de culture artistique, et, encore moins, la virtuosité manuelle des praticiens d'Italie.

Ces monuments sont donc très peu de l'art, malgré l'intensité d'impression qu'ils produisent ; mais, par contre, il s'en dégage une poésie naïve que les véritables sculpteurs de la Renaissance, plus et trop habiles, parviennent difficilement à suggérer.

Dans l'église de Pleyben, on admire la voûte lambrissée, la plus belle de toutes, s'appuyant sur un bandeau sculpté et peint, imagerie locale, tantôt religieuse, tantôt familière, des plus curieuses à

étudier de près. La fenêtre du fond est étincelante, illuminant tout le chevet à la manière bretonne. Un détail à remarquer, c'est à quel point, dans ces églises armoricaines, l'appui des fenêtres est bas sur le sol, au point qu'il serait presque facile de les enjamber, alors que, partout ailleurs, elles sont à une hauteur les protégeant de l'escalade. C'est cette particularité qui donne tout d'abord, et sans qu'on remonte à la cause, cette impression de foi confiante et d'intimité mystique si spéciale à ces édifices. Plus défendue par la croyance respectueuse que par des grilles, par les morts qui l'entouraient que par des vivants qui en auraient eu la garde, la chapelle bretonne n'avait besoin d'aucune protection, et ses vitraux sont arrivés jusqu'à nous presque intacts, sans qu'aucun caillou, même involontaire, en ait étoilé les pieuses et scintillantes imageries.

Nous repartons, et, traversant quelques villages, Kerjean, Lannedern, Loqueffret, où l'on distingue, malgré la pluie et la vitesse, des calvaires ou des croix isolées pointant leurs lignes de granit émoussé sur le ciel gris de plomb, nous traversons un bois sur le versant d'un vallon resserré. Un clocher xv^e peu élevé, mais élégant, et plus soigné que ceux du siècle suivant, se détache sur les arbres. Arrêt. On est à Saint-Herbot. Cinquante mètres à parcourir à droite de la route, et nous atteignons un hameau de quatre ou cinq maisons, pas plus, précédant l'église qui, à elle seule, figure et symbolise la Bretagne tout entière. Archéologiquement parlant, il faut y voir un porche, un calvaire, le chevet, et, à l'intérieur, les stalles, le tombeau, les vitraux et deux reliquaires encaissés. Mais, après avoir étudié ces morceaux, comme qui visite un musée, il faut les voir encore en les regardant autrement, à travers la légende et l'histoire, la foi et les superstitions, le Nouveau Testament et les fées, lutins ou korrigans. En cet endroit chante vraiment l'âme bretonne. Noël, à l'oreille à travers les pierres noircies, accompagné par le bruissement de l'Elez dévalant à travers les roches moussues, et par le rouet monotone de la cascade du Rusquec, tandis que Saint-Herbot, en sa forme de pierre, sommeille sous les ors du vitrail, et la dentelure du jubé de bois, répandant sa bénédiction — infaillible — sur les bêtes nourricières, les bonnes vaches, amenées de si loin pour la recevoir, et qui en subissent les effets en ruminant, indifférentes, sous le porche aux apôtres enluminés.

Quelques kilomètres plus loin, après une montée, où, sur le sol gluant, les dérapants rapaient, suivie d'une descente détrempée où les freins ne freinaient guère, on arriva, en pleine foire, à Huelgoat. L'endroit est délicieux, avec son grand étang, ses cascades, ses rochers érodés, ses blocs tremblants, sa forêt, ses gorges aux loups et ses mares aux sangliers. Seule, la ville a peu d'intérêt et ne présente

(1) Histoires de revenants.

aucun autre monument qu'une église possédant un naïf bas-relief de saint Yves et un moulin écussonné aux armes des La Tour d'Auvergne. Mais il y a l'Hôtel de France, tenu par M. et M^{me} Dugoy, une payse à nous tous, car elle est de Bergerac !

Huelgoat devient peu à peu le Fontainebleau de la Bretagne. On y vient, en séjour d'été, de très loin, et les déjeuners de 200 touristes sont fréquents à l'Hôtel de France. Par contre, il est rare qu'ils n'y restent pas dîner, tant la cuisine est bonne et le service agréable, par des bretonnes de Châteauneuf-le-Faou, avec leurs curieuses coiffes, rappel certain des auréoles de saintes de vitrail. C'est le bon hôtel, accueillant et confortable, familial et consciencieux, n'ayant pas encore, et pour longtemps j'espère, sacrifié à la mode des palaces à tziganes où les lits, anglais, sont imités des tables de dolmen, où les traversins, anglais, s'aplatissent sous le poids d'une libellule, où le café, anglais, est servi par des nègres, le thé, anglais, par des Singalais; le champagne, qu'adorent les anglais, par un vigneron d'Epernay, le tout figurait sur la note. Elle a raison d'être telle, puisque c'est une satisfaction pour beaucoup de l'avoir payée, et surtout de le dire, mais on ne saurait trop louer M. et M^{me} Dugoy de n'avoir pas, voulant faire de Huelgoat un Fontainebleau de l'ouest, commencé par en imiter les mauvais côtés, et avoir gardé leur indépendance d'hôtes complaisants et serviables à l'extrême. J'ajouterais « intelligents », si au fond ce n'était pas synonyme. Et je n'en veux pour preuve que ce détail : Les Bretons se servent communément de batons noueux, non ferrés, avec une poignée en cuir et ornements de cuivre, nommés *pi-broek*. C'est un joli souvenir de voyage, et pas cher. M. Dugoy en a fait faire une série qu'il donne au prix infime de cinq francs, en petit bénéfice pour lui. Nous nous sommes rués dessus. C'est un détail, mais *ab uno disce omnes...* (Ce n'est pas une réclame !)

S'il n'était pas tombé un *raz de pluie*, nous aurions été voir la rivière d'argent, le ménage de la Vierge, curieux amoncellement de blocs granitiques gigantesques, la roche tremblante, toute une menade de deux kilomètres environ où les photographes auraient fait une hécatombe de plaques. Mais, étant en automobile, non en sous-marin, il fallut y renoncer (1).

On avait pourtant bien juré de ne pas en parler, de la pluie. Partons donc, sans même nous apercevoir que les toits ruissellent. De la traversée des monts d'Arée, rien à dire. Quand on la voit, on

(1) Toutes ces curiosités naturelles : roches tremblantes, rivières de rochers, blocs érodés, ne sont pas une exception spéciale à ce lieu. On la retrouve au Sidobre, à Tregastel, dans le haut Gévaudan, en bien des endroits, et même en Dordogne, au-dessus de Nontron. C'est un phénomène résultant de la nature des roches, dans les contrées granitiques, lorsque leur composition chimique en feldspaths, micas ou silice les rend décomposables à l'excès par les eaux pluviales.

a le quart de la Bretagne à ses pieds, quoique n'étant qu'à quelques centaines de mètres au-dessus de la mer ; mais, pour l'instant, la brume est telle qu'on a « supposé » avoir dépassé le col, puisqu'on descendait !

On trouve Commana, beau groupe d'église, porche, calvaire et ossuaire, qu'on ne visite pas, ayant encore à en voir deux, plus beaux ; et, la pluie cessant, à peu près, on roule sur une route étroite et plate jusqu'à Guimiliau. Là, c'est la merveille, non plus la solitude si prenante de Saint-Herbot, mais la Bretagne mystique actuelle et encore bien vivante.

Le marquis de Fayolle, s'abritant sous le porche avec tous les rescapés du déluge que nous étions, explique et commente l'architecture de l'église, l'imagerie du calvaire, et l'histoire en granit de Catel-Gollet, fille damnée qui revint après sa mort pour dire, qu'en enfer, elle souffrait mille martyres, et dont l'histoire est, tout au long, dans les complaintes du Guerz. Sous un des entablements, est une date prouvant une singulière et anonyme modestie de la part de l'artiste : 1581. *Cruix ego facta fui* — Calvaire je fus érigé !

À l'intérieur, il nous fit arrêter devant le splendide baptistère Louis XIV ; il nous souleva la tribune de l'orgue, et enfin nous fit admirer les anciennes bannières, un peu restaurées, mais pas trop pourtant, qui représentent des morceaux inestimables de broderies xvii^e siècle. Le sacristain nous les porta jusqu'au fond de la nef, faisant sonner les petites clochettes qui servent de gland. Il le fit si naturellement, que personne ne songea à admirer l'habileté qu'il faut pour tenir en équilibre, à près de quatre mètres de haut, ce poids considérable. Puis, revenant vers nous, il pencha ses bannières jusqu'au sol, pour les relever d'un seul coup de rein à bout de hampe, ce qui est un réel tour de force. Il paraît qu'aux processions c'est une coquetterie des porte-bannières de baisser ainsi le bâton jusqu'au ras de terre sans toucher le sol et de le relever à la force du poignet. Alors on les applaudit ; mais nous l'ignorions et il en fut, le pauvre homme, pour son coup de rein.

Après cette visite, forcément un peu rapide, mais suffisante, on partit pour Saint-Thégonec, trois lieues plus loin, où nous devions clore la série commencée ce matin à Pont-Croix.

Mais là, incident. Ithier-Horric de La Mothe crève. Il trouve cela extrêmement drôle ! Démontage, remontage, gonflage et rangement. À cet instant, un autre pneu éclate. Ithier-Horric de La Mo... trouve cela délirant. Il démonte, remonte, gonfle et range. Cette fois, il semble que cela tient et qu'il n'aura pas encore à raccourcir ses syllabes, comme la peau de chagrin de Balzac racornissait son derme. Aussi, pendant qu'il en riait encore, nous allons voir l'église. Le marquis de Fayolle nous promena devant les statues de l'entrée, et nous fit toute une conférence sur le style, l'époque, les verrières, les poutres de gloire, les triptyques encaissés, la chaire, le siège... un vrai musée.

À l'extérieur, malheureusement, les croix de fonte, les mausolées riches, les médaillons en marbre de saint Béat (en Bretagne !) à ressemblance garantie, ont envahi les cimetières et relégué les modestes dalles d'ardoise, à peine gravées d'un nom, semblent si confiantes en l'espoir du jour de jugement qui les relèvera. L'iconoclaste, aussi, a fait son apparition, car l'année dernière, en septembre, les statues du calvaire ont été arrachées de leur socle, et brisées par une main qui, dans le village, n'est peut-être pas inconnue. Bientôt, les fenêtres du sanctuaire seront trop basses, et les reliques des saints, dans leurs bustes dorés, ne suffiront plus à en empêcher l'escalade ! C'est triste, en un temps qui se donne pour plus civilisé parce qu'il a plus de besoins !

Après Saint-Thégonec, la route, rien que la route jusqu'à Morlaix, la ville verticale ! Si on « rate » l'entrée, on a un kilomètre à 9 % ou un escalier de plusieurs centaines de marches à gravir ou à descendre. Notre hôtel étant au sommet de la ville, nous primes un petit chemin, insidieux, qui nous mena de plain-pied à l'établissement Bozellec, tenu par M. Leconte-Bozellec, qui avait eu la complaisance de mettre un drapeau vert sur la route, pour nous éviter d'avoir à faire, de nos voitures, des ascenseurs. Garage exceptionnel, une cour de soixante mètres de côté, où régna de suite la plus grouillante activité pour laver, tant bien que mal, les voitures après ce record de boue.

Arrive Ithier-Horric de La M ; à sa joie, ne connaissant plus de bornes, nous déduisons qu'il a crevé sur quelque chose comme un soc de charrue, ce dont il est fier, car il méprise les clous, faits pour la vile multitude.

Le dîner, parfaitement bien, fut servi dans une grande salle à manger, pas assez vaste pourtant pour y contenir nos voitures, ce que, dans son désir de bien faire, avait un moment compris M. Leconte-Bozellec lorsque, par plaisanterie, le Président avait écrit qu'au besoin on pourrait le faire !

Mais où sont les facéties d'antan ! Antan, c'est hier, à la Pointe du Raz ! Le fait est qu'on est sur les dents, intéressés par les belles choses qu'on a vues, mais vexés que la brume nous en ait dissimulé d'autres ; et puis, on est descendu de voiture et remonté plus de quinze fois. On aspire au repos. Et puis, aussi, on n'est pas les seuls dans la salle à manger, et l'on garde, pour le huis-clos, les bourrasques acépéennes, à moins, comme au Raz, d'avoir, près de soi, des neurasthénies que l'on soigne par la thérapeutique du bruit !

Après le dîner, on resta sur place à causer en groupe, dans une correction de diplomates, et l'on négligea totalement de descendre l'escalier aux centaines de marches pour aller prendre du café chez M. Fougeyrollas, neveu de Monmarson (enfin guéri de son lumbago). On le lui avait bien promis pourtant ; et même, nous attendant l'après-midi, il avait commandé une bande de trompes de chasse pour sonner à notre arrivée — trompes de chasse en *ré*, ce qui eût

été une courtoisie envers Poumeau en *mi bémol* ! Mais Borée en avait décidé autrement, et je ne peux ici que lui exprimer nos regrets, pas à Borée, mais à M. Fougeyrollas, en souvenir de son aimable réception d'il y a trois mois.

Et le Général ? En arrivant, le marquis de Fayolle avait voulu montrer à quelques-unes de ces dames, la comtesse Guy, M^{me} Murat et M^{me} Prat-Dumas, je crois, les curiosités, réelles, de Morlaix : hôtel de ville, maisons, ruelles, musée. La Chapoulie aimant, quand il voyage, à s'instruire, avait dit : Est-ce loin ? — A moins de deux cents mètres, lui fut-il répondu. Oui, mais c'était en hauteur ! Alors, au retour, le Général comptait plus de marches qu'il n'avait reçu de blessures, fussent-elles multipliées par mille, et les jambes ne lui rentraient plus dans le ventre, elles en sortaient par les épaules. Ainsi, soufflant, suant, traînant, râlant, toussant, gémissant, il était remonté dans sa chambre, disant : A Morlaix, les maisons, elles-mêmes, ont des escaliers et des marches !

Et voilà finie la troisième journée. Carnac ! le Raz ! Saint-Herbot ! triptyque de la Bretagne ; son histoire, sa légende et son âme.

Demain, franchissant les Côtes-du-Nord, à Saint-Malo et Saint-Michel, nous feuilleterons d'autres parchemins de ses archives et les pages enluminées de son antiphonaire.

DEUXIÈME ENTR'ACTE

Le dernier Druides

A. M. Zacharie Le ROUZIC.

Anciens maîtres du sol, jaloux dépositaires
De ses dogmes, ses lois, ses rites séculaires,
Maintenant affaiblis, les Druides restants
Avaient dû reculer, ne pouvant plus longtemps
Résister au vainqueur, suivi de multitudes
Apportant d'autres dieux et d'autres habitudes.
Repoussés par un flux d'envahisseurs plus forts,
Ils ont abandonné leurs abris et leurs morts,
De forêt en forêt, célébrant leurs mystères,
Allant chercher plus loin de secourables terres,
Où les feux rallumés, signe des maux finis,
Retiendraient, autour d'eux, les troupeaux réunis.
C'est là, vers le couchant, sur la rive sacrée,
Que, chaque jour, découvre et baigne la marée,
C'est là-bas, qu'il faut vivre et resserrer les liens,
En gardant le dépôt légué par les anciens :
Les tombes des grands chefs, glorieuses lignées
Qui dorment sous le poids des pierres alignées,

Les menhirs, les cromlechs, les vastes tumuli,
Dressant leurs dômes noirs sur l'horizon pâli,
Et tous les souvenirs glorieux et prospères,
Dont est formé ce sol, consacré par les pères,
Que foulent, aujourd'hui, les fils découragés,
Après de vains efforts à l'exode obligés.
Car les troupeaux ont fui loin du vallon stérile ;
Les plus sombres forêts ne sont plus un asile ;
Car des hommes du Sud, à l'aspect glabre et dur,
Sont venus, trop nombreux ! S'éloigner est plus sûr.
Et, menant leurs tribus hors des griffes Romaines,
Les Druides errants songent aux fins humaines,
Cherchant à discerner quelle époque serait
Où leur sève épuisée, enfin s'arrêterait (1).

Les temps sont révolus ! La race surmenée
S'est peu à peu réduite, ou s'est disséminée.
Quand languit une ruche, on tenterait en vain
De lui laisser du miel, s'il manque le couvain.....
La tribu, sans espoir, devient improductive,
Les enfants clairsemés sur la glèbe rétive
Ne sont plus, du travail, l'allégre stimulant.
Les muscles sont trop durs et le sang est trop lent.
Vains ! les conseils des chefs exaltant l'énergie !
Vains ! les dogmes sacrés et vaine la magie ;
Même l'illusion, qui soutint, autrefois,
Les ancêtres luttant pour leur sol et leurs droits.
Sans contact, isolés, à l'écart de la vie,
N'appelant même plus la liberté ravie,
Se réveillant à peine aux besoins du moment,
Ces hommes s'épuisaient dans le renoncement.
Ce ne furent bientôt que quelques solitaires
Déambulant, épars, sur de stériles terres,
Derniers rameaux que tranche un fatal couperet,
Laisant la steppe morne où régnait la forêt !

Parmi les survivants à la chute finale.
Ayant su conserver quelque force vitale,
Cinq Druides encor, vénérables débris,
Vivaient en observant les rites désappris.
Sans vierges en cortège et sans foule en prière,
Ils allaient, par les bois, cherchant une clairière,
Et, se réunissant, autour d'un frêne, en rond,

(1) L'an 43 de notre ère, l'empereur Claude interdit, sous peine de mort, l'exercice du culte Druidique.

Laissant traîner leur robe, un bandeau sur le front,
 Ils pratiquaient leur culte, offrant des sacrifices,
 Espérant écarter, loin d'eux, les maléfices.
 De leurs tremblantes mains, et sans faucille d'or,
 Ils recueillaient le gui qu'ils vénéraient encor.
 Et, toujours plus cassés, plus blancs, plus diaphanes,
 Croyant se dérober à des regards profanes,
 Qui n'étaient plus, hélas ! ils priaient pour les leurs.
 Et leurs yeux fatigués étaient rouges de pleurs !....

.....
 Or, le temps arriva de la stricte observance.
 Quand la mort devient proche, il faut qu'on la devance,
 C'est la loi qui l'ordonne, et qu'on parte là-bas
 Vers ce pays sacré d'où l'on ne revient pas !
 C'est l'île du mystère, au delà de la lande,
 La baie et les récifs, qui dessinent sa bande
 Au lointain, dans la brume, et qui semble, la nuit,
 Un serpent étendu qui dort, ou qui s'enfuit,
 Mais dont, au jour, on voit la forme nue et blanche,
 Sans un abri, sans un troupeau, sans une branche !
 C'est là qu'il faut aller, l'ordre est sacramentel,
 Qu'il faut aller mourir, pour paraître immortel !
 Donc ils partirent cinq, à l'effort de la rame,
 Pour atteindre cette île où les laissa la lame.
 C'était trop exiger de leurs bras alourdis,
 Et bientôt sur les cinq, consentants, interdits,
 Il n'en resta plus qu'un pour donner à ses frères.
 Un regret, une larme, et des soins funéraires.
 C'en est fait, sur cette île, un seul vieillard lassé,
 Représente une race, une époque, un passé !....

.....
 Un jour, sentant venir l'allégeance prochaine,
 Il couronna son front d'un cercle en gui de chêne.
 Et se traina, mourant, comme un spectre pareil,
 Vers la grève suprême, au couchant du soleil.
 C'était là, sur ce sol, imprégné de mystères,
 C'était là, qu'autrefois, les pratiques austères
 Fixaient sa sépulture au Druide défunt,
 Là, qu'il les avait vus transporter, un à un,
 Ces vieillards moribonds, dans cette nécropole
 Où cessait leur pouvoir, leur tâche et leur symbole,
 Où, comme une ombre errante, il venait aujourd'hui
 Pour offrir à la mort une race avec lui !

.....
 Prévoyant le moment de la fin désirée,
 Il s'était étendu, selon la loi sacrée,

Sur le sable de mer, au bord du rocher nu,
 Les pieds vers le couchant, et le chef soutenu.
 Ses longs cheveux de neige, et sa face ivoirine,
 Sa barbe qui flottait le long de sa poitrine,
 Et sa robe de lin sur ses membres flétris
 Détachaient leur blancheur sur l'âpre granit gris.
 Le ciel était limpide, et la vague moelleuse
 Déferlait en poussant son écume dormeuse
 Jusqu'aux pieds du vieillard, dont les yeux indolents
 Suivaient, dans le lointain, le vol des goëlands !
 La brise se faisait plus sereine et plus douce,
 Attendant que ce souffle, arrêté sans secousse,
 Marquât la fin d'un monde, et le fait accompli
 D'un départ inconnu vers l'éternel oubli.
 Le jour avait baissé, la mer aussi huileuse
 Devenait, par endroits, plus sombre ou plus laiteuse.
 Tandis que, tout au large, un nuage zébré
 Coupait, de sillons noirs, le couchant déchiré,
 Lentement descendait sur la crête des vagues
 Le grand globe embrasé lançant, comme des dagues,
 Des serpentins de feu qui, depuis l'horizon,
 Jusqu'au bord de la plage agitaient leur tison.
 Soudain, sur le fond pâle, une gerbe de flammes
 S'élança tout d'un jet, et, mordorant les lames,
 Envoya vers le ciel d'écarlates fuseaux,
 Comme un cratère en feu surgissant sur les eaux.
 Et là, dans le silence immuable et suprême,
 En face l'un de l'autre, et chacun un emblème,
 Sur le flot plus obscur et le rocher plus noir,
 Seuls ! un vieillard tout blanc et le brasier du soir,
 Tous les deux s'éteignant, l'un, l'ardent météore
 Dans la fatale nuit, l'autre dans une aurore !

.....
 Mais alors, le rayon qui montait le plus droit,
 Divisant son éclat sur un nuage étroit,
 Dessina dans le ciel un signe de lumière
 Qui vint illuminer la minute dernière
 Du Celte agonisant. Ses yeux demi-voilés
 Se rouvrirent alors, éblouis, révélés,
 Et, sans bouger, fixant cette croix rutilante,
 Il dit, en essayant de lever sa main lente :
 « Ce signe est le nouveau qui nous remplacera ;
 » Qui, paru le dernier, jusqu'à la fin sera !
 » Swastika (1), si c'est toi qui brilles dans la nue,

(1) *Swastika* : Symbole religieux, bien antérieur au Christianisme, consistant en une croix gammée, se rencontrant particulièrement dans

» Moi qui termine un peuple, ici, je te salue !
 » Le gui reflleurira, mais sur nos dogmes morts
 » Tu créeras l'avenir, avec de nouveaux sorts.
 » Respecte, néanmoins, notre passé de pierres.
 » Quand, sous peu, devant toi, j'aurai clos mes paupières ;
 » Sous ce front qui pâlit, un secret éternel
 » Est désormais scellé. Qu'on ignore le quel !
 » Laisse-nous la légende, elle est plus consolante ;
 » C'est la fleur de printemps qui fait sentir la plante ;
 » Prends la réalité, diriges les humains,
 » Toi qui peux espérer de constants lendemains !
 » Nous fûmes grands et forts, nous eûmes la science,
 » Et nos travaux étonneront, par leur puissance.
 » Tes fils, à toi, futurs, qu'ils connaissent ou non
 » Ce passé qui, moi mort, n'a même plus de nom !
 » Swastika, Swastika, ne cesse pas de luire !
 » Tu porteras mon souffle où tu dois le conduire,
 » Où brilleront d'autres soleils auxquels je crois,
 » Vers un but, un espoir, la vérité, — la croix ! — »

.....
 Et le dernier Druide, ultime anachorète
 D'un temps fini, laissa tomber sa blanche tête,
 Et rendit l'âme, seul, sans témoins ni sanglots,
 Quand son dernier soleil disparut sous les flots !.....

Vendredi 22 Juillet.

De Morlaix, d'où l'on part à une heure raisonnable, jusqu'à Guingamp, rien que la route nationale. Pas d'autres incidents que quelques arrêts, dus à des clous malencontreux, et qui se multipliaient étrangement sous les roues d'Ithier-Horric de La.... Il est vrai qu'on allait vite, pour raccourcir la route invariablement droite et monotone. On se retrouve, plus ou moins dégonflés, rapiécés ou raccommodés, à Guingamp, où l'on prend plaisir à regarder une élégante fontaine ^{xv^e} siècle, en plomb, qui fut donnée à la ville par le duc Pierre. Elle est très évocatrice d'une époque toute imprégnée de mythologie libertine, avec sa rangée de nymphes versant des filets d'eau à la manière provocante dont Cybèle dut nourrir Jupiter. Il est dommage qu'un défaut d'entretien empêche plusieurs jets de fonctionner, car dans ces sortes de monuments, depuis la Renaissance

les Indes et en Assyrie, mais fréquemment aussi dans les Indes occidentales. La religion Druidique le connaissait certainement, car il apparaît sur nombre d'objets Gaulois trouvés dans des Tumuli. Quoiqu'il en soit, induction archéologique ou anachronisme, on nous le pardonnera en faveur de la poésie, si, toutefois, nous en avons fait œuvre.

jusqu'à Louis XIV, l'effet décoratif de l'eau, jaillissant ou se déversant, fut toujours très bien compris, et quand « l'hydraulique » ne fonctionne plus, cela nuit à l'ordonnance générale, et, dans le cas présent, à l'élégance de ce charmant édifice.

Après un regard donné à cette gracieuse exception, au pays des calvaires, on alla visiter la cathédrale, aussi célèbre, dans la région, que Sainte-Anne, en Morbihan, car Guingamp est le lieu vénéré où affluent les pèlerins de toute la partie nord de la Bretagne.

L'église est des plus curieuses, par l'enchevêtrement et l'entassement des styles les plus hétérogènes. Elle fut construite, brûlée, refaite, démolie, rajustée, agrandie à toutes les époques. Il en résulte aujourd'hui quelque chose d'incohérent ; rien n'y est à sa place, jusqu'à la chapelle miraculeuse que la dévotion populaire, et spontanément, a placée dans le porche même. Quand nous passâmes à Guingamp, au mois de mai, un mariage se célébrait dans une chapelle du fond, et l'orgue vrillait ses « larigots » et ses « cymbales » à faire croire que tous les vents réunis de la pointe du Raz s'y étaient donné rendez-vous avec les binious et les bombardes les plus exaspérés. Actuellement, on répare cet instrument dont le buffet est fort beau. Espérons que l'organiste saura, par son talent, convaincre ses auditeurs bretons que la musique aura gagné à devenir juste. Il n'est pas certain qu'il y parvienne !

En voiture ! Après une station dans une pâtisserie où les madeleines sont une spécialité qui fut fort goûtée, rendez-vous pris à St-Brieuc. De nouveau, de Guingamp au chef-lieu des Côtes-du-Nord, rien, pas même des incidents de clous. Dix kilomètres avant l'étape, et le déjeuner, le pays devient assez montagneux et pittoresque. On nous avait même recommandé une promenade le long de la rivière comme étant un joli coin de nature. C'était vrai, mais nous avons si souvent vu mieux, que cet allongement de route fut considéré comme inutile, et que, sans tarder, on gravit la côte assez raide qui nous mena aux premières maisons de la ville.

Quelques instants après, nous étions devant l'Hôtel de France et de la Croix-Blanche, où les automobiles purent tenir, toutes, dans un vaste garage en longueur, aussi commode pour l'entrée que pour la sortie. M^{me} Le Vaillant nous y reçut de somptueuse façon, dans une salle à manger en décoration Louis XVI à colonnes, où, accoutrés comme on l'est quand on a bataillé contre les divinités hostiles aux pneumatiques nous n'osions pas entrer ! Le déjeuner fut remarquable, au point que Cailhava demanda qu'une coupe de champagne en sanctionne et en consacre l'excellence. La proposition fut adoptée à l'unanimité, et une amende générale fut infligée pour n'y avoir pas pensé avant Cailhava ! C'est ainsi qu'on fait au Club ; et qu'on s'étonne, après, si les finances sont prospères ! Mis ainsi en appétit, on distribua d'autres amendes ! Une, entre autres, qui eut un succès fou : l'amende aux plus bruyant, qui en l'espèce fut M. Le Clère, celui que l'on n'entend jamais !

Après le déjeuner, tandis que les uns noircissaient des cartes postales, les autres allèrent visiter la ville, qui ne présente guère que quelques rues curieuses par leurs vieilles maisons bien conservées, et une église, plus remarquable par les sièges qu'elle a subis du temps d'Olivier de Clisson que par son intérêt architectural. Pourtant, elle contient un certain nombre de tombeaux intéressants.

On se dispose donc à repartir sans tarder, à l'exception d'Ithier-Horric de ..., qui, cette fois, avait ramassé, qui sait quoi, dans son embrayage — peut-être un escargot ! — et, de ce fait, était en réparation. Mais, toujours désireux de se rendre utile, il alla se poster, avec l'étendard du Club, à une bifurcation, pour empêcher les conducteurs de se tromper de route. Il en riait énormément ; des centaines de gamins, autour de lui, riaient autant ; Saint-Brieuc tout entier riait, ce qui n'est pas une raison pour le croire, en autre temps, riant !

De Saint-Brieuc à Dinard, rien, sauf une courte visite à Lamballe, où se remarque une belle église ogivale en style normand, le premier type que nous rencontrons. Désormais, nous ne trouverons plus sur notre chemin ni calvaires, ni clochers bretons. La route est facile, quoique fréquemment insidieuse ; il faut souvent avoir recours à la carte. Enfin, tant bien que mal, et après beaucoup de renseignements demandés, mais faiblement entendus, on arrive à Ploubalay et, quelques kilomètres au delà, à Dinard, après avoir commencé à apercevoir à travers les coupées, entre les maisons, la lumineuse baie de Saint-Malo.

A Dinard, un service de bateaux admirablement organisé permet de traverser la Rance et d'arriver à Saint-Malo ou Saint-Servan, avec l'automobile, sans même descendre de sa voiture si l'on veut. La Compagnie Boutin, de Dinard, a fait construire, dans cette intention, des bateaux dont les bastingages mobiles permettent le passage de trois voitures qui aussitôt sont calées. Ce serait parfait si le quai était moins obstrué de camions, carrioles et voitures de place. Mais on ne peut tout avoir, et c'est déjà beaucoup de pouvoir traverser aussi aisément pour un prix modéré. Ajoutons que la Compagnie, prévenue à l'avance, avait mis la meilleure bonne grâce à préparer son matériel pour recevoir quatorze voitures sans aucune perte de temps. Notre frégate en partance était celle pour Saint-Servan ; nous allâmes donc débarquer au pied de la Tour Solidor, belle construction du xiv^e qui s'agrippe sur le rocher. Quel peut être le malfaiteur, l'imbécile, le sot, le cuisinier qui a été, juste à la pointe du rocher, élever un bec de gaz ? Que n'est-ce une potence pour l'y pendre !

De Saint-Servan à Saint-Malo, par l'unique chemin de Paramé, ce n'est qu'un trajet de quelques minutes, et nous arrivons, en nous égrenant, à l'Hôtel du Centre et de la Paix, dans la rue Saint-Thomas. Aussitôt, déballage des malles et désarmement des cartons à chapeaux ! Car demain est le temps de repos pour nous, mais pour eux c'est jour de sortie !!

On va remiser les voitures au garage Guillou, qui s'ouvre sur le port ; vaste, en ordre, l'huis facile, et le personnel à profusion ; puis, comme il restait encore deux heures avant le dîner, on s'empressa de faire le tour des remparts et d'aller admirer le soleil couchant qui, juste à ce moment, formait un nimbe de gloire au-dessus du tombeau de Châteaubriand.

Vers 7 heures, ce fut le retour à l'hôtel où nous rencontrâmes, nous attendant, M. Louis Boivin.

Ainsi que pour Le Rouzic, je dirai : Qui est M. Boivin ? Ce fut pour nous le Marti de Saint-Malo. C'est tout dire, car nous avons, tous encore, dans la mémoire le souvenir de Marti, qui nous ouvrit les portes de Puigcerda !

M. Boivin est d'abord un hôte charmant, compagnon de voyage délicieux, et s'amusant de nos folies, à nous en faire inventer de plus folles encore. Ensuite, c'est un littérateur des plus distingués, auteur de plusieurs ouvrages dont l'un, *les Bretonneries d'Automne*, est un pur chef-d'œuvre de simplicité de récit, de coloris imagé, de poésie et de sentiment. C'est, de plus, un Breton adorant son pays, et heureux de le faire connaître. Enfin, M. Boivin est le rédacteur en chef du principal journal de Saint-Malo, *le Salut*. Mais, ajoutant à toutes ces qualités, M. Boivin fut pour nous l'initiateur et le cicerone, le guide et le « Sésame » de toutes les portes, nous ayant facilité la découverte de l'hôtel et du garage, ayant même organisé pour nous une matinée au Casino de Paramé dont nous aurons à parler demain.

Après les présentations faites, on passe à table, dans une spacieuse salle à manger où nous étions réunis par groupes. Au dessert, un joli toast à M. Boivin fut porté par le Président, suivi de quelques bans sonores mais corrects, et l'on se sépara, chacun heureux de penser qu'il n'y avait plus d'heure de réveil pour le lendemain, et que si Poumeau s'avisait, à 6 heures, d'emboucher sa trompette, sans égard pour ses *sol* impeccables et autres « fantaisies » clairsonnantes, on le mènerait au poste !

Samedi 23 Juillet.

Huit heures, neuf heures, dix heures... personne n'est levé ! Enfin, vers dix heures et demie, quelques-uns commencent à poindre dans les corridors compliqués de l'hôtel. Et aussitôt, chacun de se répandre à travers la ville, achetant des kilos de cartes postales, des aunes de broderies, des bibelots acceptés comme anciens, et, pour tous ceux qui avaient laissé, à la maison, quelques petites têtes blondes, des cargaisons de poupées en costume breton.

Pendant ce temps, M^{me} Darbour s'installait dans une salle de l'hôtel et commençait le portrait du Président, dont l'ébauche, rapi-

dement enlevée, s'annonçait déjà comme devant devenir des plus réussies, lorsqu'il fallut lever la séance pour questions d'administration du Club. Commencée sous la lumière de Saint-Malo, cette ébauche se terminera à Borybrut, et ne sera pas un des moindres ornements du Bulletin lors d'un tirage ultérieur.

Mais voici reparaitre M^{mes} Faurès, Cocula, Pradier, Murat ; M^{lles} Rougier, de La Chapoulie, portant des paquets, des cartons et surtout des « polos », petits bonnets de laine, incoercibles contre le vent, et plus opportuns, sur les remparts, que les trois-mâts déployés que représente l'envergure de leurs coiffures pneumatiques ordinaires ! Dorénavant, nous ne les verrons plus qu'à Angers, ces chapeaux. Dieu soit loué, et Aristote (dont la compétence, sur cet article, est réputée) aussi ! Remarquons en passant, que le Club éprouve, par on ne sait quel atavisme, une attirance spéciale vers les objets coiffants. L'année dernière, c'était les « barretines » de Puigcerda ; cette fois, ce sont les « polos » de Saint-Malo. Espérons que nous n'irons jamais dans les contrées où l'élégance féminine consiste dans une garniture en oiseaux de paradis, telle Sélika, dans son costume de *l'Africaine* ; les hommes seraient obligés, pour suivre le mouvement, de se mettre des anneaux dans le nez...

Après le déjeuner, dans la grande salle de l'hôtel du Centre, et même de la Paix, pour le moment, chacun prit un peu de repos, la première fois depuis huit jours, et, vers 3 heures, on se retrouva autour de M. Boivin, pour aller, avec lui, au casino de Paramé. Là, une surprise et un honneur nous attendaient.

Car, ce jour, une matinée avait lieu dont on pourra, ci-après, savourer le programme.

Qu'on ne se mette pas à sourire du mot « Périgordains » ! L'ignorance d'une appellation ethnique est toujours flatteuse pour des voyageurs. Elle prouve que ce ne sont pas seulement de petits touristes régionaux. Somme toute, nous avons franchi le Limousin, les Charentes, les monts d'Arée, et, de Dinard à Saint-Malo, nous avons navigué sur de la véritable eau salée. Donc, nous étions des étrangers lointains venus à travers les monts et les plaines, les sables et les mers. Qu'on se le dise !

L'orchestre, dirigé avec une extrême habileté par M. G. Bergalonne, et dans un sentiment d'art tout à fait remarquable, rendit à merveille les divers numéros du programme, et, particulièrement, les trois pièces de ma composition qu'il avait eu l'amabilité d'y faire figurer.

C'était en tous points exquis. Tous les Périgourdins (orthographe authentique) étaient ravis. L'auditoire des baigneurs semblait partager ce sentiment, et quant à moi j'éprouvais une pure jouissance dont je suis heureux de remercier bien cordialement M. Bergalonne. Vers cinq heures, le concert fut terminé et l'on revint à Saint-Malo par la digue, où toutes ces dames bénirent l'inventeur du « polo ».

Grand Casino de Paramé

L. MEYRAN, Directeur-Propriétaire

SAMEDI 23 JUILLET 1910

En Matinée -- A 3 h. 1/2

GRANDE SÉLECTION

SUR

SIGURD

Sous la direction de M. Gabriel BERGALONNE

AVEC LE CONCOURS DE

MM. JAUME, BELLET - M^{lle} GALLI-SILVA

Et Morceaux de choix de F. de La TOMBELLE, par l'Orchestre

En l'honneur des Excursionnistes Périgordains

Première Partie

- | | |
|---|-------------------|
| 1. Ouverture de la Bohémienne. | W. BALFE. |
| 2. { a) Les Joueurs de Vielle.. } | F. DE LA TOMBELLE |
| { b) Les Ombres Chinoises. } | MASSENET. |
| 3. Mosaïque sur Manon..... | F. DE LA TOMBELLE |
| 4. Il était une fois (du Livre d'images). | MICHIELS. |
| 5. Czardas N° 2..... | |

Deuxième Partie

- | | |
|---------------------------------|--|
| 1. Uncle Sammy, Marche..... | { HOLZMANS. |
| 2. SIGURD, Invocation à Freia.. | { SALABERT. |
| 3. — Air. | E. REYER. |
| (M. Jaume.) | |
| 4. — Duo. | (M. Bellet, M ^{lle} Galli-Silva.) |
| 5. — Duo. | (M. Jaume, M ^{lle} Galli-Silva.) |

car, par le vent qui soufflait à marée haute, d'autres systèmes eussent été certainement vagabonds et fantaisistes à travers l'espace. On les eut retrouvés, le lendemain, coiffant tous les moulins !!

Quelques-uns, amateurs de sensations fortes, firent la traversée de Dinard. Et c'était plaisir, pour le Président, de voir de la terre — très ferme — les petites barques de la Compagnie Jules Boutin danser sur les vagues, et attraper des embruns à les croire englouties du coup. Mais la plupart de ces dames n'avaient pas, vis-à-vis d'Amphitrite, la répulsion incoercible du Président, et, telles des sirènes, s'élançèrent bravement, pour revenir, une heure après, joyeuses.

Et maintenant, à table ! Cette fois, M. Boivin est le héros de notre réunion, et c'est en le remerciant et lui faisant fête que nous exprimons notre gratitude à tous ceux qui nous ont procuré cette agréable journée. Mais M. Boivin avait en réserve des « munitions » d'amabilité, et au dessert, après que le Président lui eut adressé nos remerciements à tous, soulignés par nos applaudissements, il se leva pour nous lire le charmant à-propos en vers que voici. C'est un titre, et non des moindres pour le Club, que de l'avoir inspiré.

BIENVENUE A L'A. C. P.

Vous qui venez de loin pour visiter nos landes,
Soyez les bienvenus au pays des légendes ;
Soyez les bienvenus, dans ce pieux Armor
Où les fronts sont de fer, mais où les cœurs sont d'or ;
Où, du moins on le dit, des tribus de sauvages
Peuplent toujours les bois, les champs et les rivages ;
Où l'on rencontre encore, au tournant des chemins,
Des chouans, des naufrageurs dont les traits inhumains
Glacent d'effroi les voyageurs qui, d'aventure,
Viennent sous nos cieus gris en villégiature...
— Car la Bretagne n'eut jamais très bonne presse —
Habiles à lancer de ces traits venimeux
Dont nul, d'ailleurs, n'atteint le but et ne nous blesse.

* * *
Mesdames et Messieurs, puisque vous voilà tous
Assemblés aujourd'hui dans nos murs, dites-nous
Franchement, sans détours : Notre Bretagne est-elle,
— Moi qui la vantais tant et la croyais si belle ! —
Comme l'ont prétendu ces méchants gribouilleurs,
Un pays comme on n'en rencontre pas ailleurs,
C'est-à-dire un pays de sauvages, de brutes ?



1. Tumulus du Mont St-Michel. — 2. Pont du Bono. — 3. Guimiliau — 4. Le Mané-Lud
5. A Rotheneuf. Cl. B^{re} F. de La Tombelle

N'y trouve-t-on, blottis dans d'innombrables huttes,
Qu'êtres grossiers et laids, rustres et chenapans ?
Faillites-vous tomber dans quelque guet-à-pens
Où l'on vous soulagea même de vos bagages,
Lorsque vous vous pâmiez devant nos paysages ?
L'hôtellerie, humble, avenante et sans orgueil,
Fut-elle pas toujours maison de bon accueil ?
Arriva-t-il malheur à votre caravane,
Et, quand vous parcouriez et nos monts et nos vaux,
Au vol vertigineux de vos moteurs-chevaux,
Mesdames et Messieurs, connûtes-vous la panne ?
Dites, vous êtes-vous perdus dans nos forêts,
Embourbés dans nos champs, noyés dans nos marais ?
Nos chemins creux, qui vont au hasard, sans méthodes,
Nos jolis chemins creux, tout remplis de chansons,
Chemins de paradis, tortueux, incommodes,
Vous ont-il réservé de pâles crevaisons ?
Le ciel gris de l'Armor, si clément à nos âmes,
A-t-il glacé vos cœurs d'un incurable ennui ?
Seriez-vous devenus tristes comme la nuit ?
Vous êtes-vous rasés chez nous, Messieurs, Mesdames ?
Regrettez-vous, enfin, votre course au clocher ;
Et quand lassés, fourbus, rendus, dans quelques heures,
Vous aurez regagné vos paisibles demeures,
Dans vos récits joyeux allez-vous nous bêcher ?
Non, n'est-ce pas ?

D'ailleurs, plus je vous examine,
Plus je vous trouve gais et contents. Votre mine
Est superbe, Messieurs. Vos yeux, miroirs des cœurs,
Où chantent le sourire et le charme vainqueurs,
— Le langage des yeux, Mesdames, est sincère —
Disent bien haut que la Bretagne a su vous plaire.
Tant mieux, j'en suis ravi, mais pas du tout surpris ;
Car, en dépit des sots qu'anime un parti-pris
Ridicule, des snobs à la beauté rebelle,
Convenez-en, Messieurs, la Bretagne est si belle
— Et j'en prends à témoin Monsieur de La Tombelle —
Qu'il suffit de la voir pour qu'on en soit épris.

* * *

Or, Mesdames, au cours de votre chevauchée,
Magnifique, à coup sûr, mais à peine ébauchée,
Vous avez pénétré les secrets de l'Armor.
Vous avez vu la lande où fleurit l'ajonc d'or ;
Nos bois profonds, emplis de mystère et de rêves ;
Les rocs têtus, dressés en bordure des grèves,
Que les flots, chaque jour, lavent de leurs embruns.
Au flanc de nos coteaux, au creux des sillons bruns,

Vous avez contemplé, silencieux fantômes,
Témoins mystérieux d'un très lointain passé,
Nos menhirs, nos dolmens oubliés dans les chaumes.
Ailleurs, vous avez vu, dans le sol convulsé,
Les géants de granit penchés sur les abîmes.
Vous avez eu, parfois, des visions sublimes,
Lorsque, dans nos vieux bourgs, au détour du chemin,
Au coin des hauts talus fleuris de primevères,
A l'heure du couchant, vous avez vu, soudain,
Se dresser dans le ciel nos radieux calvaires.
Vous avez admiré nos fins clochers à jour,
Chefs-d'œuvre d'inconnus qui furent des artistes.
Et d'où, de l'aube au soir, s'envolent tour à tour
Les carillons joyeux et les glas lents et tristes,
Vous avez entendu la chanson du pastour,
Primitive chanson, naïve mélodie,
Que traversent, parfois, des frissons d'épopée.
Et, peut-être, qui sait ? dans nos taillis profonds,
Ou dans la solitude apeurante des landes,
Avez-vous rencontré, sinistres vagabonds,
Lorsque sonnait minuit, comme dans nos légendes,
Les Korrigans malins dansant leurs sarabandes.

* * *

Pendant huit jours, enfin, escaladant les monts,
Suivant les sentiers verts, buvant à pleins poumons,
En parcourant l'Armor, l'air pur et sain qui rôde
Sur nos grèves, voici que vous êtes venus
Vous échouer sur nos rivages si connus...

Sur les bords enchantés de la mer d'émeraude,
Mesdames et Messieurs, soyez les bienvenus !

Comment fut reçue et acclamée cette belle page poétique, où le sentiment d'art est si étroitement uni à l'amour du sol, point n'est besoin de le dire. Et puis, il faut l'avouer, chacun de nous était heureux et flatté que M. Boivin ait su discerner, à travers notre gaité et nos fantaisies de collégiens échappés, des voyageurs épris de nature et d'art, déambulant pour autre chose que d'user les routes, et voir sans regarder. Chacun a son amour-propre, n'est-ce pas ? et le nôtre est de n'être pas confondus avec les touristes de chars à bancs !

Donc, à Boivin, un ban, bi-ban, tri-ban, et l'on quitta la table, non sans avoir offert un souvenir à Didon, sous forme d'une plaquette : *La Journée de Didon*, qui eut l'heur de lui plaire et d'amuser les convives. Il reçut sans broncher ces éloges en plusieurs « journées » si mérités ; et même, en narrateur fidèle, je ne dissimulerai pas qu'il

m'a semblé voir poindre, sur son visage, une vague rougeur fugitive, au dernier vers :

« S'il rêve encore, c'est d'amour ! »

Mais depuis longtemps la salle était vide ; on s'était mis tard à table, à cause des navigations que le Président persistait à déclarer téméraires. Donc, il était au moins 10 heures. M. Boivin nous quitta, et nous allâmes finir la soirée dans un des cafés de cette unique place de Saint-Malo, encerclée par les remparts, au son d'un orchestre de dames, anxieuses d'en avoir fini ; nous de même ; aussi, la séance ne se prolongea pas au delà de quelques bridges pour les enragés, et l'on alla, bientôt, se reposer pour être prêt au clairon (prononcez trompette) de Poumeau, pendant que, sur son promontoire du Grand-Bé, entouré de sa grille aux barreaux corrodés par les embruns, sous sa croix anonyme, Châteaubriand, pensant encore

« *To die, to sleep, perchance to dream, —*
Mourir, dormir, rêver peut-être, »

se figurait, c'est bien possible, que nous nous occupions de lui !

Dimanche 24 Juillet.

A une heure peu matinale, 9 h. 1/2, toutes les voitures étaient rangées sur la place, au pied de la Tour Quiquengrogne, et Poumeau lançait une fanfare soignée qui lui valut des éloges. Quelques instants après, les moteurs ronflaient, et les voitures, en cortège, franchissaient la porte Saint-Vincent, longeaient la digue de Paramé, se trompaient, toutes, de direction au carrefour, et reprenaient la route de Saint-Meloir-des-Ondes et du Vivier.

La matinée était superbe. Sur nos têtes, un soleil radieux ; sur la mer, une légère brume, présage de beau temps, estompait la ligne de l'horizon, laissant dans leur rudesse les rochers de la baie et les squelettes tordus des chevaux de frise s'étendant, en file, sur le sable pour atténuer le choc des lames sur l'isthme factice qui relie Saint-Malo à Saint-Servan.

Ayant laissé, à gauche, le promontoire de Rothéneuf et sa naïve imagerie lithique ; ayant, de même, coupé le chemin qui mène à Cancale, dont on distinguait vaguement le célèbre rocher au contour émoussé par la vapeur marine, nous longeâmes la côte sur plusieurs kilomètres, au ras des paluds conquis sur l'Océan, rencontrant des moulins à vent, tout un paysage plat comme la Hollande, d'où seuls émergeaient le mont Saint-Michel, très éloigné, à peine perceptible

et déjà impressionnant, et le mont Dol, ces deux proéminences formant, avec l'îlot de Tombelaine, les trois témoins des époques géologiques disparues, où le sol, plus élevé, était couvert de forêts dont les débris pétrifiés se trouvent encore à peu de profondeur et servent à la fabrication de divers objets d'industrie locale.

La visite du mont Dol eut été curieuse par tous les souvenirs druidiques, gallo-romains ou préhistoriques qu'il renferme, et que des fouilles récentes ont mis à découvert ; mais, depuis la journée de Carnac, beaucoup en avaient eu réellement assez de dolmens, menhirs, druides et silex. Aussi, sans s'arrêter au mont, on continua pour atteindre Dol, où s'imposait la visite de la cathédrale.

Le marquis de Fayolle nous en fit les honneurs et la description détaillée. Sous sa conduite, nous pûmes admirer le tombeau de Thomas James, un des plus complets et caractéristiques spécimens de la Renaissance ; le grand porche de l'évêque Cœuret, avec ses curieux et si pittoresques bas-reliefs, et l'admirable verrière du chevet.

Bien d'autres curiosités sont à voir à Dol, dans la cathédrale ou dans les environs ; mais le Club n'a pas la prétention de faire « œuvre » d'archéologues. Ce sont des impressions rapides qu'il recherche ; impressions qui, pour sommaires qu'elles sont, permettent, plus tard, à ceux qui suivent nos excursions, de se les remémorer à loisir, et d'étudier, avec fruit, des ouvrages compétents sur la matière. Il arrive même, dans bien des cas, que la vision, pour ainsi dire photographique par sa rapidité, laisse dans l'esprit une trace plus durable que l'examen plus minutieux du détail, qui surcharge la mémoire. Voir vite et revoir lentement en soi-même, est certainement la méthode la plus sûre pour retenir. C'est pourquoi, au sujet de Dol et des rares beautés qu'il contient, devant lesquelles nous sommes passés un peu hâtifs, je crois que l'on me saura gré de reproduire ici un article de notre ami Boivin relatant une visite d'archéologues professionnels, quelques semaines avant notre passage. Ce récit est plus complet qu'aucun autre que je pourrais entreprendre, d'autant plus que, vous conamène à travers toutes les curiosités de cet intéressant pays, il nous duisânt à travers toutes les curiosités de cet intéressant pays, il nous amène au même endroit que celui où nous-mêmes fîmes escale, — au buffet de la gare !

N'oublions pas de mentionner qu'à ce buffet nous attendaient trois compagnons nouveaux : M. et M^{me} Demontreuille, arrivés de Paris, à pleine huile, avec M. Serreau, sur une voiture montée à la hâte pour nous atteindre.

VISITE ARCHÉOLOGIQUE A DOL

« La Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine a fait mardi 14 juin, à Dol, son excursion annuelle.

» Une trentaine d'archéologues, auxquels s'étaient jointes plusieurs

dames, prenaient part à cette promenade, qu'un radieux soleil éclaira, et qui fut tout à la fois profitable et charmante.

» Elle débuta, cependant, par une déception. M. l'abbé Duine, le savant historien de Dol, qui devait piloter la caravane le long des rues de l'antique cité, avait été retenu à Rennes par les devoirs de sa charge, et c'est à l'un de nos aimables confrères de la Société d'Archéologie de St-Malo, M. Lecomte, qu'échut le périlleux honneur de le suppléer.

» M. Lecomte, d'ailleurs, s'acquitta à merveille de sa tâche, et nous eûmes grand plaisir à parcourir, sous sa direction, la jolie petite ville. Tour à tour, il nous montra le vieux collège où Châteaubriand et Toullier firent une partie de leurs études, et où l'apôtre Jean-Marie de Lamennais vint souvent semer la bonne parole ; le couvent des Bénédictines, transformé en une école de filles avec laquelle voisine, depuis peu, une fabrique de chaussures ; les halles, où s'élevait jadis l'église Notre-Dame dont les derniers vestiges, deux curieuses colonnes romanes qui gisaient là depuis des années dans un abandon sacrilège, vont être relevées par les soins de la municipalité et dressées devant la cathédrale, de chaque côté du calvaire.

» Nous fîmes ensuite, par la jolie promenade des douves, ombragée de grands ormes et emplie de chansons d'oiseaux, le tour des vieux remparts. M. Lecomte nous fit voir les murailles en ruines, envahies par le lierre, et les tours chancelantes. Il nous fit admirer aussi, de l'autre côté, le superbe panorama du Marais, l'océan de verdure qui s'étend au large, très loin, et de laquelle émerge, comme un îlot solitaire, le mont Dol aux flancs atrocement déchiquetés.

» Puis, nous voilà enfin réunis dans la cathédrale. Cette fois, c'est M. Lesors, le distingué archiviste départemental, professeur d'archéologie du Moyen Age à la Faculté des Lettres, qui nous dirige dans le vaste et splendide vaisseau gothique, dont il nous détaille toutes les beautés.

» M. Lesors fixe l'origine de la cathédrale de saint Samson au XII^e siècle. Construite en granit des îles Chaussey, qui servit également à la construction du Mont Saint-Michel et des remparts de Saint-Malo, elle présente nettement tous les caractères du gothique normand, et dut être édifiée par les tailleurs de pierres qui, comme c'était alors la coutume, accompagnaient les motifs d'ornementation, purement architecturaux, la sobriété des motifs d'ornementation, le manque de statuettes, la disposition du chevet, le plan carré primitif du sanctuaire, qui fut modifié par suite de construction au XV^e siècle, de la chapelle absidiale, assez malencontreusement ajoutée à l'édifice, détails qui se retrouvent dans les principales églises de la province de Normandie, particulièrement à Caen, Rouen, Coutances et Bayeux, déterminent, sans aucun doute, l'origine normande de la cathédrale, qui dut être reprise, au XV^e siècle, par l'évêque Cœuret.

» M. Jordan, professeur d'histoire ancienne à la Faculté des Lettres,

et d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts, disserta ensuite, très éloquemment et très savamment, sur le tombeau de Thomas James, évêque de Léon et de Dol, ambassadeur du duc de Bretagne près du Saint-Siège, qui, avec le tombeau de Louis XIII à Saint-Denis et le tombeau des ducs de Bretagne, dont s'enorgueillit à juste titre la cathédrale de Nantes, constitue un des plus anciens, des plus curieux, des plus caractéristiques et des plus purs spécimens de la Renaissance italienne en France. Ce tombeau, qui porte la date de 1507, est l'œuvre de deux artistes florentins, les frères Antoine et Jean Just. Les médaillons, dissimulés sur les côtés du monument, reproduisent les traits, finement sculptés, des deux neveux de l'évêque. L'harmonie de ce chef-d'œuvre est malheureusement détruite par une statuette en plâtre de Notre-Dame de Vitré, que l'on a mise sur le sarcophage, veuf de sa statue primitive, et qui, de l'avis de M. Jordan, n'y est vraiment pas à sa place.

» M. Lesors nous fait ensuite remarquer la délicatesse des voûtes ogivales du transept, d'une hardiesse incomparable ; signale, au-dessus du maître-autel, une très curieuse statuette du XIV^e siècle, reposant malheureusement sur un socle douteux ; montre des détails sculpturaux des stalles du chœur, et nous fait surtout admirer l'admirable verrière du chevet, datant du XIII^e siècle, restaurée en 1870, sur laquelle se déroule l'histoire de saint Samson, et que M. l'abbé Robert étudia longuement, il y a quelques années, dans les *Annales de la Société Archéologique de Rennes*.

» Le grand porche, qui fut construit au XV^e siècle par l'évêque Cœuret, et qui a été restauré récemment par le sculpteur Bouchet, retient un instant nos regards, de même que l'architecture extérieure de l'édifice, qui ne manque pas de hardiesse avec ses arcs-boutants et ses contreforts d'une extrême légèreté, malgré leur apparence massive, son chevet crénelé et ses tours audacieuses.

» Quelques intrépides vont ensuite contempler, du haut du clocher, l'admirable panorama de la cité Doloise et du Marais, des luxuriantes frondaisons qui l'enserrent, et de la mer qui barre au loin l'horizon. Puis, après une trop rapide promenade dans la Grande-Rue, avec de trop courtes stations devant les porches, si curieux cependant, et devant l'antique et vénérable maison des Plaids ou des Palets, — *ad hoc sub iudice lis est* — la caravane, mise en appétit par cette course matinale, se rendit au buffet de la gare, où un excellent déjeuner, sans discours et sans cérémonie (ce qui n'est pas à dédaigner), restaura les estomacs défaillants.

» Vers 1 heure 1/2, sous le soleil brutal, on se remit en route, en voiture, pour le Champ-Dolent. Cette fois, ce fut M. Loth, le savant et aimable doyen de la Faculté des Lettres, demain sans doute professeur au Collège de France, qui, au pied du menhir fameux, un des plus anciens et des plus élevés du monde, — car on trouve des menhirs partout, en Egypte, en Scandinavie, en Angleterre... et même en Bretagne — nous entretint familièrement, mais aussi très

spirituellement, de l'origine, de la destination et de la signification des monuments mégalithiques. Après une trop rapide, mais très intéressante incursion dans le vaste champ des hypothèses, M. Loth, après tant d'autres qui ont le courage d'affirmer ce qu'ils ne peuvent pas toujours prouver, conclut, ou à peu près, à son absolue ignorance de la matière. Cela ne l'empêcha pas — car il réussit quand même à nous charmer — d'être chaleureusement applaudi.

» Les voitures nous conduisent ensuite au Mont-Dol, en passant par Carfantin, où personne n'exprima le désir d'aller faire visite à la cuve de saint Samson, dont l'origine est également très hypothétique.

» L'église du Mont-Dol, qui a conservé extérieurement un certain caractère, a été restaurée, c'est-à-dire franchement abîmée. Deux piliers seulement subsistent de l'ancien édifice, deux piliers romans mutilés ; les autres sont recouverts d'un horrible replâtrage, à la vue duquel nos âmes d'archéologues et d'artistes gémissent.

» Nous voilà heureusement, après une rude montée, transportés sur le mont Dol, où la splendide nature, vivifiée par l'ardent soleil, réveille notre admiration.

» M. Lemarié, sénateur, maire du Mont-Dol, s'est aimablement joint à notre caravane et nous fait très gracieusement les honneurs de sa « montagne », car, s'il faut en croire M. Vacher, professeur de géographie à la Faculté des Lettres, qui, dans une causerie charmante, nous expliqua, à l'aide d'arguments géologiques, orographiques et océanographiques, qui sont, aujourd'hui, les puissants et irrésistibles leviers de la science des mondes, la formation lente et successive du petit coin de terre qui nous entoure, nous montra la lutte séculaire des flots contre la terre ; s'il faut, dis-je, en croire M. Vacher, la Bretagne aurait été jadis, c'est-à-dire il y a des milliards d'années, un pays de hautes montagnes, imposantes comme les Alpes et les Pyrénées. Entre temps, il démolit, en avouant, d'ailleurs, qu'ici, comme pour les mégalithes, il fallait s'en tenir aux hypothèses, la légende du cataclysme du VIII^e siècle, qui fut, non spontanée, comme sur la foi de textes trop élastiques, l'affirment certains historiens qui lui assignent exactement la date de l'année 709, mais successive et très longue.

» M. Loth, en deux mots qui constituent une preuve irréfutable, démontra que les Marais de Dol, ainsi qu'en témoignent les noms de lieux avec leur terminaison en *ac* (Epiniac, La Boussac, Miniac), fut habité au cours de la période gallo-romaine.

» Puis M. Lemarié nous parla de l'Association des Dignes et Marais de Dol, dont M. Lesors retraça brièvement l'histoire administrative du XIII^e siècle jusqu'à nos jours, et l'on reprit le chemin du bourg en émettant le vœu que les Ponts et Chaussées, qu'aucun acte de vandalisme n'arrête, cessent de mutiler ce vénérable mont Dol, un des suprêmes et pittoresques vestiges, dans notre joli Clos-Poulet, des anciennes montagnes bretonnes.

» Un indigène fit don à M. Vacher d'un morceau de *couëron*, débris de l'antique et hypothétique forêt de Scissy, destiné au Musée de la Faculté de Rennes. M. Lemarié leva son verre à la Société Archéologique de Rennes, à son aimable président, M. Harcouet de Keravel, à M. Loth, doyen de la Faculté des Lettres, et, enfin, aux dames qui jetèrent un rayon de gaité dans cette grave assemblée d'archéologues.

» Le président remercia, M. Loth aussi, les verres se choquèrent une dernière fois, à la manière bretonne, et les excursionnistes, ravis de leur promenade, les yeux et l'esprit encore sous le charme de cette fugue délicieuse, qui fut en même temps un délassement et une leçon, reprirent en devisant le chemin de Dol, où le dragon rouge annoncé par Merlin, autrement dit le train, les prit, à l'heure crépusculaire, pour les ramener chez eux.

» LOUIS BOIVIN. »

J'ignore si la gare, à Dol, comporte un arrêt-buffet ; mais, prévu ou non à l'usage des voyageurs, c'est un véritable conservatoire de cuisine. Et le jour, évidemment proche, où la monopolisante entreprise de l'Ouest-Etat continuera, en ce lieu, l'hécatombe des martyrs de ce réseau, ceux qui en réchapperont auront la compensation d'y faire un repas qui adoucira leurs peines.

Ce fut dans une salle spacieuse et propre qu'une grande table avait été dressée, avec une ornementation de fleurs, très réussie, certainement, mais ne supportant pas la comparaison avec la succulence et l'abondance du menu.

Et nous étions seuls ! Les oreilles étrangères, comme à Saint-Malo, étaient absentes. Par les fenêtres, on ne voyait, au loin, que la forme découpée du Mont-Dol, coupant l'horizon de la lagune, les toits chaudement éclairés des premières maisons de la ville, ou la perspective de la voie, mesurée, de distance en distance, par les disques piquant leurs carrés rouges sur les arrières-plans des prairies, et dont l'immobilité, protectrice de la vie des voyageurs, semblait, pour l'instant, une cuisante ironie ! Oh ! voyageurs, pensez-y toujours, mais ne prenez, que disposés au Grand Voyage, le réseau Ouest-Etat. O-E ! O-E !

Donc, à cette heure, la salle, l'espace, l'ossuaire de l'Ouest-Etat tout cela était à nous ! Et puis, nous avions, comme convive, M. Boivin, auquel il fallait, *définitivement*, donner le vrai spectacle du Périgord en vacance déchaînée ! Mais un de nous manquait, et, avec lui, son charagement. On l'avait bien vu partir comme une trombe, faisant voler ce qui restait de poussière sur les routes, après les pluies de la semaine. Puis, ses traces avaient disparu. Il avait dû prendre, quelque part, la route de Paris, ou de Brest, ou de Rome. On l'a deviné, c'était Ithier-Horric. On ne l'attendit pas pour se mettre à table, et la série des amendes, des bans, des interjections et des fantaisies commença. Jusqu'à Murat, qui, un moment, brandit un étendard de révolte ; jusqu'à Lagrange, jusqu'à Estignard. M. Boivin se sentait, à vue d'œil,

transporté dans une atmosphère surchauffée méridionale, et pensait, à part lui, qu'une quarantaine de siècles d'évolution ne seraient pas de trop pour Darwiniser les Malouins au point d'en obtenir des Sarladais, quand, tout à coup, débouchèrent M. et M^{me} de Lépine et Ithier, rescapés d'un nombre indéfini de crevaisons. Ithier-Horric n'était même plus Ithier-Ho, ni même Ithier tout court. Il était réduit, de par ses pneus, à être I ! rien que I ! et, désormais, c'est ainsi que nous le désignerons !

Après les premières exclamations, et les interrogations sympathiques : Vous êtes vivants ? Combien vous reste-t-il de membres ? Qu'est devenu le chapeau de Madame ? on reprit la suite du déjeuner, non sans avoir encore « tombé » M. Boivin d'un ban « avec accent » « Vive Boivingne ! » et accompagnement choral, dominé par la *Toulousaine*, qu'entonna Faurès !

Pendant ce temps, un train passait : « Où vont ces victimes désignées ? » Tristesse, commisération, prions pour eux !

Au dessert, un appel énergique du Président ramène le silence. Félix de Fayolle, se levant, remercia, en termes empreints de charme et de dignité, M. Boivin, le priant de garder bon souvenir de notre passage, l'assurant de notre reconnaissance, et se disant heureux d'avoir pu lui montrer le Club sous son aspect de haute fantaisie, mais où les plus plaisantes folies n'excluent ni le goût, ni la discrétion.

Puis je consolais I de ses misères par les couplets suivants, qui le rendirent heureux, et dont chacun souligna les satires, s'ingéniant à répondre à son excellente humeur comme à sa complaisance sans limites :

Au Comte Ithier-Horric de La MOTHE-S^t-GENIÈS

Ithier embraye, il est heureux ;
Et, sur sa machine infernale
Qui gémit, grince, grippe et râle,
Le long du chemin poussiéreux,
Il bondit, roule, vole et racle,
S'en tirant comme par miracle,
A travers monts, à travers vaux,
Et autres animaux !

Horric dérape, il en sourit ;
Qu'importe où va son train d'arrière,
Pourvu que, passant la première,
Son auto gagne son pari.
Dix pneus, vingt chambres dégonflées
Sont, pour lui, choses envolées ;
Il ne craint que le vide amer
De sa bouteille d'air.

La Mothe éclate, c'est un jeu,
Un susurrement dans l'espace ;
A peine il se retourne, il passe,
Sans se molester pour si peu.
Le soleil fuit, la lune monte
Sans que sa marche en soit moins prompte ;
Il cherche en vain la mer, à Niort,
Se croyant dans un fiord.

Et c'est ainsi que, toujours gai,
Toujours chantant, toujours à l'aise,
Il va, mêlant la « Marseillaise »
A la « bonne aventure » o gué.
Mais savez-vous ce qui le gêne,
I. H. de La M. Saint-G. N.,
C'est, avant le tour achevé,
D'avoir si peu crevé.

Mais l'heure s'avance, et le Mascaret, que nous voulons voir arriver à Saint-Michel, ne nous attendra pas. Donc, on part après une dernière accolade à Boivin.

De Dol à Pontorson, rien que la route plate, et bordée d'arbres. Quand je dis rien, c'est au point de vue de la route, car il se passa un incident formidable.

Nous étions, dans ma voiture, M. et M^{me} Faurès, M. de Lachapoulie et moi. Le moteur ronflait paisiblement, et les arbres, bordant la route, défilaient avec la régularité d'un pendule, quand, soudain, Faurès s'écria, se frappant le front : Mais j'ai oublié de payer le déjeuner à Dol ! N'oublions pas que Faurès est le Trésorier, rigide et impeccable, du Club.

Pour un incident, en voilà un, et nous nous voyions déjà, à l'arrivée à Saint-Michel, happés par un cordon de gendarmes, et accusés, sans discussion possible, de tentative de grivèlerie. Et, pour Faurès, comment se présenter devant le Président et lui avouer une pareille négligence ? Heureusement que, plus calme, moins responsable et l'âme insouciant, je lui suggérai de télégraphier au premier bourg, et de n'encourir les foudres présidentielles qu'une fois la bévée réparée.

Et l'on reprit la route le long de laquelle les arbres défilaient avec la régularité d'un pendule, jusqu'à Pontorson, où, par une répercussion singulière, les hostelleries de Saint-Michel sont en train d'amener l'éclosion, à leur détriment, sinon à leur insu, d'une industrie concurrente autant que prospère.

On se trompe, ou, plutôt, on croit infailliblement se tromper, en

prenant, à gauche, une des trois rues qui mènent à Saint-Michel. La vérité est qu'elles y aboutissent toutes ! Encore quelques kilomètres, et, bientôt, la silhouette du mont se profile et devient, peu à peu, plus distincte sur l'épanouissement de l'horizon, qui se rencontre et se confond avec l'estuaire du Couesnon. Quelques minutes après, on est aux premiers terrassements de la trop fameuse digue. Encore quinze cents mètres à plat, sur la crête de la digue, et l'on bute devant la courtine sans issue, entre deux tours du xiv^e, d'où l'on s'étonne de ne pas voir se balancer des pertuisanes entre les merlons, ou pointer des arquebuses à travers les meurtrières.

Nous voici parvenus au but de notre voyage, et de tous les voyages des touristes du monde entier. Car les opinions, et les impressions, peuvent être partagées, suivant les goûts, l'attrance ou le sentiment, sur la priorité de la mer ou de la montagne, du midi ou du Nord, du Moyen âge ou du xviii^e, mais, sur le mont Saint-Michel, toute controverse est arrêtée par l'élan d'admiration auquel personne n'échappe, fût-il le dernier des plus invétérés Philistins !

C'est pourquoi, au risque de paraître atteint d'esprit de contradiction, ce qui n'est certes pas le cas, en face de ce monument d'art, unique, j'échapperai aux redites admiratives pour m'attacher aux laideurs contingentes, résultats de spéculation, mauvais goût, mercantilisme, ou sottise, qui déparent cette merveille sans rivale, sans parvenir, hâtons-nous de le dire, à en atténuer la beauté intrinsèque.

D'abord, la digue, cette horreur, qui ne fut inventée, construite et maintenue que pour faciliter l'exhaussement du sol et tenter de faire, de tout l'estuaire, des hectares de prés-salés.

Même en tolérant ce vandalisme sur la nature, on eût pu accrocher cette digue autrement que sur la courtine, entre deux tours qui semblent en gémir. Il eût été si facile de faire affleurer la digue sur la grève, du côté de la porte d'eau, puisque, même à présent, à marée haute, le passage est coupé. Ce qui prouve, une fois de plus, que la digue a été construite, non dans l'intérêt des Montais, qui ne l'ont jamais demandée, mais dans celui des riverains de la terre ferme, espérant, par là, étendre leurs pâturages.

Ensuite, la série des hôtels, briques et fer, art nouveau, chasse au tigre décorant l'escalier, avec bar américain et vérandah, eût pu chercher à encadrer, avec goût et opportunité, l'admirable porte de Louis XI, la seule en France possédant encore sa herse intacte (1).

(1) Il est vrai que la confection de l'omelette, excellente du reste, reste soumise à un rituel très moyen-âgeux, devant une cheminée de granit, écussonnée, avec une poêle monumentale, gravement maniée par un cuisinier, qui — tient — la recette par tradition ancestrale. On devrait le compléter, ce cuisinier, en le nommant de Thorigny et le faisant descendre — collatéralement — de l'abbé du xiii^e siècle. Mais un peu moins de réclame et un peu plus de goût ferait mieux l'affaire des artistes. Il est vrai que tant de gens ne jugent de la beauté d'un site que par la « consommation » qu'ils absorbent devant, qu'on

Ensuite, la bibeloterie qui, sur toute la rue si pittoresque, aligne ses étalages, pourrait, dans son intérêt même, vendre autre chose que des horreurs, faïences de Bayeux, clefs de la Bastille en simili-carton, ferrailles d'hier et meubles vermoulus d'aujourd'hui, affichés pompeusement comme provenant de l'abbaye.

Ensuite, l'ad-mi-nis-tra-tion aurait pu, tout en ayant eu la bonne inspiration de poser des écriteaux indiquant le nom de diverses parties de l'abbaye, ne pas le faire en placards de tôle émaillée bleue, qui donnent à ces pauvres murailles un aspect de clôture de gare !

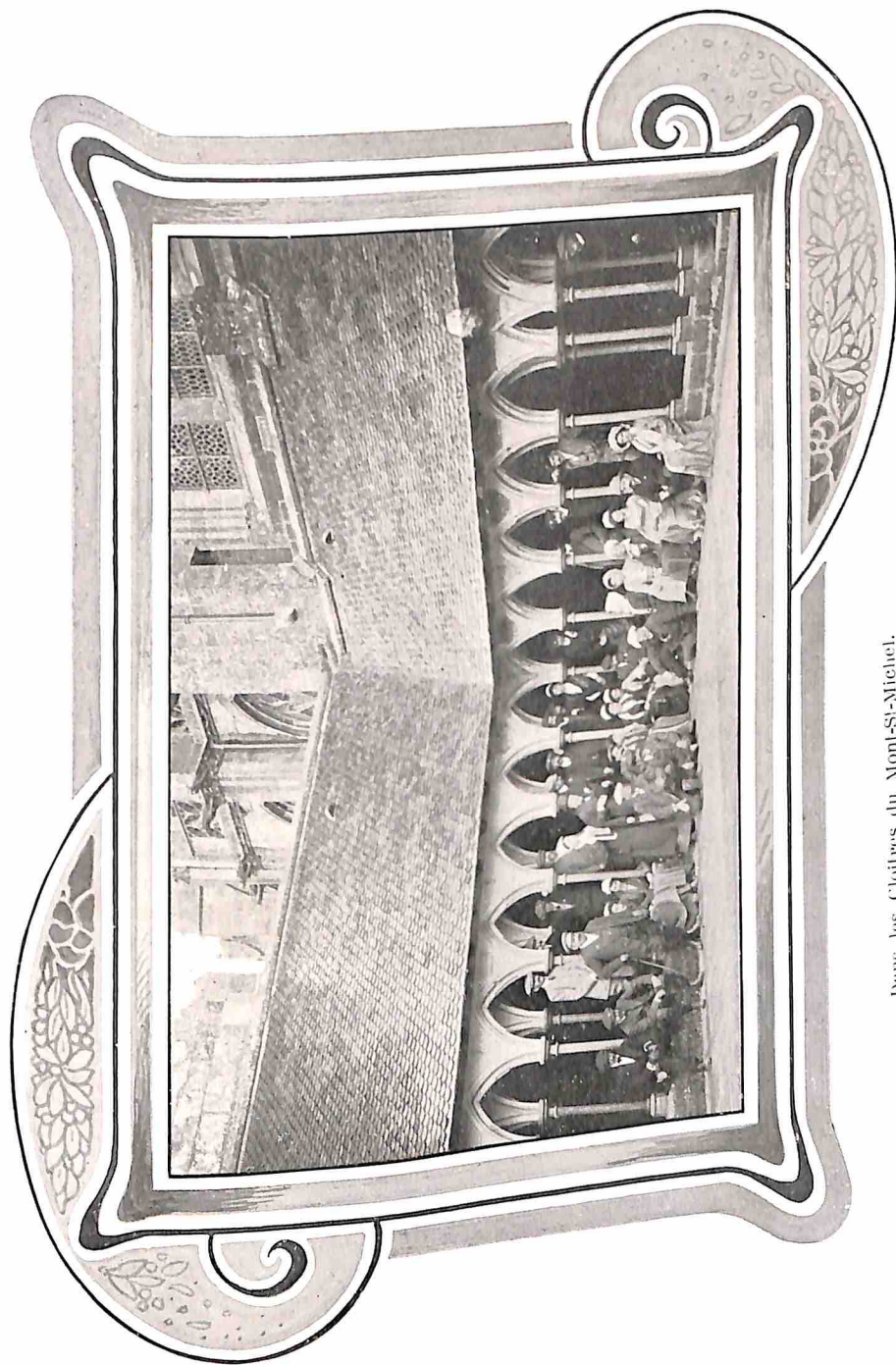
Ensuite, une sauvegarde protectrice aurait dû et pu empêcher la construction d'une baraque prétentieuse et d'un Moyen âge bon marché, dans laquelle, sous prétexte de musée ?? on vous montre un amas de bric-à-brac n'ayant pas plus de rapports avec Saint-Michel qu'une tortue avec un aéroplane. On y voit une série de tableaux en figures de cire, d'une terrifiante (le mot n'est pas français, tant pis, ou tant mieux, pour l'endroit) qui n'exclut pas la gaité ! Comment, en effet, ne pas se tordre quand on vous montre un squelette de pauvre prisonnier se tenant DEBOUT adossé à la muraille ! Quelle résistance pour un pauvre prisonnier !

Ajoutons, néanmoins, que le Club se montra d'une discipline rare, car personne ne s'aventura dans ce musée, malgré les sourires alléchants des trois gardiens, rangés sur le seuil comme trois anabaptistes. Nous en avons fait défense à tous, nous étant laissé — taper — par devoir, de trois francs, au cours du voyage d'exploration.

Ensuite, ah ! ensuite, comme on voudrait que les gardiens, braves gens, du reste, complaisants et doux, ne fassent pas, de la visite à l'abbaye, un évangile selon saint Barbès, saint Raspail et autres martyrs qui n'en sont pas morts ! Pourquoi s'évertuer à ne s'attacher, dans l'histoire de Saint-Michel, qu'à l'époque honteuse de la prison d'Etat, au lieu d'en rappeler les périodes de gloire, l'exception de ce monument qui, seul entre tous, ne cessa jamais, en aucun temps, de rester Français, et le rayonnement intellectuel de ce lieu de travail, du temps des Religieux de Saint-Maur, dont l'œuvre, patiente et cellulaire, est encore reconnue, même aujourd'hui, comme formant la base de toutes nos connaissances.

Voilà bien, sur Saint-Michel, une nomenclature acerbe, d'aucuns diront « à la rogne » des taches, des verrues et des lèvres. La beauté du site, l'émerveillement de l'art architectural du XIII^e siècle, la poésie et l'héroïsme de cette vision en réchappent, certainement, mais, pour quiconque ayant l'épiderme artistique tant soit peu sensible,

ne peut pas, à l'excès, critiquer une industrie de chercher à satisfaire d'abord une majorité. Et s'il n'y avait que des artistes, qui resteraient alors pour être traité de pompier ! ?



Dans les Cloîtres du Mont-Saint-Michel.

il y a des moments où l'envie vous prend de crier, et de s'en prendre à quelqu'un.

Et l'on n'a, devant les yeux, que le bicorne impassible d'un bon gardien retraité, aux yeux indolents à force de ne plus rien observer, à la parole incolore, au geste automatique, se réveillant à peine pour vous remercier du pourboire qu'on est heureux de lui donner, car il le mérite, ainsi qu'une poignée de main à ce vieux serviteur fidèle. Il récite une leçon et n'est pas responsable des mentalités sottes et ignorantes qui l'ont formulée.

En passant, un tableau vu : C'était dans la grande pièce voûtée, au-dessous du réfectoire, par laquelle on commence la visite, immense galerie à trois nefs, profilant ses piliers, aux chapiteaux frustrés, sur le crépissage verdi des murailles délabrées, mais bien éclairée, d'un côté, par d'immenses verrières aux plombs écrasés et tordus, véritable crible où les chauves-souris trouvent libre passage.

Là, entre deux de ces piliers, était dressé un tréteau d'au moins six mètres de long, et, par derrière, attablées, absorbées et *labeurisantes* (1), une dizaine de personnes, femmes pour la plupart, ou d'apparence telle, étrangères, plus de la moitié, vieilles, plus des trois quarts, laides, toutes, faisaient grincer leurs stylographes sur des monceaux de cartes postales, en soulignant le rythme de leur calligraphie par les ondulations orageuses des garnitures en côtes de balai qui ornaient les formes incertaines de leurs chapeaux d'outre-mer. Une heure plus tard, elles semblaient y être encore ; mais, de plus près, ce n'était plus les mêmes ; et ce défilé, série par série, se déroule, se superpose, et se renouvelle automatiquement huit heures par jour, pendant six mois par an ! Oh ! connaître cette littérature, Omelette, Barbès, et Poésie, et suivre les impressions qui ont pu se fixer sous une pareille forêt de rubans et de plumes, les uns frappés de spleen, les autres résistant, sans héroïsme, aux morsures de la pelade !

A cinq heures, nous nous retrouvâmes, tous, au châtelet de la fontaine, en suivant la muraille crénelée jusqu'au bastion, d'où nous devons voir arriver le mascaret. Très exactement, il apparut à l'heure dite, et ce fut un spectacle des plus curieux de voir cette unique vague remontant l'estuaire et le cours du Couesnon, à la vitesse d'un cheval au bon trot, jusqu'à ce que, moins d'un quart d'heure après, l'immensité de sable fut remplacée par une nappe d'Océan. Désormais, pour quelques heures, nous serions isolés du monde, si ce n'était la fâcheuse digue que, par suggestion, nous parvenons à ne pas voir.

Lentement, en bavardant, devisant, admirant, critiquant, nous rentrons à l'hôtel et nous dînons, en nous extasiant sur l'excellence de l'eau pure, à boire, dans les carafes ; car le vin n'est pas contenu dans le prix. Il n'y a rien à dire à cela. Il serait obligé de venir sur digue,

(1) N'est pas dans le dictionnaire ! Est mis ici pour exprimer un violent travail cérébral.

et le transport.... N'approfondissons pas ces mystères de comptabilité, problème que les hôteliers de Pontorson arrivent, mieux que nous, à résoudre. A part cela, diner bon; lits très bons, donc moelleux; et service soigné, autant à plat qu'en hauteur, car, sur le mont, agrandir un hôtel est synonyme de superposer des établissements en pyramide. C'est comme à Rocamadour.

Après le diner, que faire? Un tour en bateau? Le Président se récuse, les dames aussi. Et le flot baisse, tandis que la lune ne monte pas. La température fraîchit, une petite pluie serrée commence à piquer sur les mains. Alors on va droit devant soi, c'est-à-dire pas loin, et l'on finit par s'engouffrer sous la vérandah d'un café, dominant les remparts. Là, ce fut la réaction sur l'archéologie, le préhistorique et le mysticisme. On fut des enfants, des gamins, des bébés. On inventa les jeux les plus ahurissants. On força le Général à embrasser la patronne, sa fille, sa nièce, sa cousine, sa belle-sœur, sa nourrice, que sais-je, et, la pluie se mettant à tomber plus dru, on alla s'entasser dans un petit réduit, pendant que le Président, le Trésorier Faurès et l'intendant Didon allaient s'isoler pour faire, péniblement, des comptes aussi compliqués que consciencieux, où les racines carrées se mêlaient aux pourboires, les pourcentages à l'âge des hôtelières. Ils faisaient peine à voir!

Nous poussâmes, un moment, la cruauté jusqu'à aller les déranger dans leurs opérations pour leur faire des farces inacceptables. Ils nous regardèrent, les yeux ronds, comme s'ils avaient eu devant eux un peloton d'échappés de Bicêtre, pendant que la patronne, sa fille, sa nièce, etc., regardaient, d'un œil attendri, et remémorant, le Général qui dormait, sur cette ultime campagne.

Et quels étaient ceux-là, ces fous? Oyez-en les noms. C'était le M^{is} de Fayolle, M. et M^{me} Prat-Dumas, la C^{tesse} de Fayolle, M^{me} Murat, et moi-même, avec, plus réservées, M^{lle} Rougier et M^{lle} de La Chapou-sur le Mont, et les hôteliers ajouteront peut-être que, pour des gens qui n'avaient bu que de l'eau, nous étions bruyants comme dix mille !!

A onze heures, en nous cognant aux murailles, non par ébriété, mais à cause de la nuit noire d'encre, et de l'étroitesse de la rue, nous rejoignîmes l'hôtel et gagnâmes nos chambres, en frôlant la chasse au tigre de l'escalier, et autres décorations, modern-style, aussi peu adéquates!

A onze heures et demie, tout était muet, et le flot déferlant troublait, seul, le silence autour de la silhouette, grandiosément hérissée, du mont en sommeil. C'est à cette heure qu'il apparaît dans toute sa beauté, dégagé des contingences spéculatives, à l'état de forteresse inutile et d'abbaye déserte, mais s'élevant vers les étoiles comme une sublime châsse sur laquelle toutes les époques de l'histoire écrivirent leurs épopées.

Et parfois, quand on l'observe ainsi, et qu'on tend l'oreille, la brise

indistincte et le rythme des lames semblent encore, en frôlant ces murailles, s'imprégner de vagues cantilènes, échos des stalles et du cloître, rappels des oraisons lointainement vibrantes, et des liturgies disparues!

Lundi 25 Juillet

A neuf heures, tout le monde était sur la digue, par un soleil étincelant. Quelques-uns s'étaient levés pour voir le mascaret, les autres avaient fait la grasse matinée. Peu à peu, les voitures se mirent en mouvement et l'on partit, se donnant rendez-vous à Rennes, à l'Hôtel de France, désigné, sur le programme, comme étant le dernier point où doit nous attendre le déjeuner d'adieu et s'opérer la dislocation.

Pourquoi Pontorson, qui ne contient qu'une seule rue, sur laquelle les diverses routes viennent se couper à angle droit, est-il toujours l'endroit où l'on se trompe de direction; c'est un fait, sans commentaires.

Nous n'échappâmes pas à cette règle, mais peu importe, car avec des variations de quelques kilomètres, toutes ces routes finissent par se joindre.

Vaguement, quelques-uns avaient parlé d'aller visiter Combourg; mais cela resta à l'état de projet. D'abord, parce que c'était, sauf erreur, un crochet de plusieurs lieues, puis, parce que la visite en est un peu difficile, et enfin parce que Châteaubriand est loin, le *Génie du Christianisme* est long, et que les idées n'étaient pas pour l'instant tournées vers les tristesses d'Atala ou les malheurs de René.

A l'hôtel de France, où nous nous trouvâmes tous réunis, presque en même temps, malgré nos divergences routières, le garage est d'accès un peu tortueux, mais, par contre, une cour, vaste et close, permit de placer toutes les voitures.

Aussitôt, chacun d'établir son arrimage en vue de la dislocation. Certaines voitures héritèrent de cartons à chapeaux, qui se casèrent, non sans à-coups, dans le vide des enveloppes; bref, ce fut la fin du voyage en caravane, ce qui n'empêcha pas, jusqu'au lendemain, de déambuler côte à côte, ou peu s'en faut. Puis, l'heure du déjeuner n'étant pas encore sonnée, on procéda à l'opération grave, et résultant des complexités compliquées de la veille, des indemnités aux conducteurs réduites de la retenue des amendes.

Pendant ce temps, la Commission gastronomique se réunissait sur un banc, au fond de la cour, à l'ombre d'un arbre, qui aurait pu être un chêne, tant la justice impartiale y présida, à l'instar de saint Louis. Moi, toujours fidèle à mes habitudes stomacales, je ne jugeais que d'après la chronométrie, tandis que Cailhava comparait la virtuosité

des condiments, la C^{tesse} de Fayolle, l'ordonnance des services, M^{me} Murat, la propreté ambiante, et Didon, la courtoisie et l'obligeance sur lesquelles il peut exprimer des avis autorisés.

Quel fut le verdict de cet aréopage, voilà ce qu'on ne saura jamais ! C'est un secret plus inviolable que celui du Conseil des Dix. Le Président, seul, avec le pouvoir discrétionnaire d'un Doge, n'en a voulu divulguer que le prix d'honneur, décerné à M. Le Bour-Keradenec, pour sa réception à la pointe du Raz. Les autres hôtels demeurent classés dans notre conscience impénétrable. Il y en eut de parfaits dans leur simplicité, d'excellents dans leur luxe, et de très bons dans leur modernisme. Si, après cela, vous n'êtes pas renseigné sur leur valeur comparative, c'est que vous êtes bien difficile !

Cette grave opération terminée, on passa déjeuner, en faisant preuve de la plus britannique correction.

Au dessert, le Président se leva, très protocolaire, et remercia tous, et toutes, en termes choisis et affectueux. On lui répondit de la même encre, et, pour finir, une surprise aimable nous arriva. C'était l'excellent M. Boivin qui nous envoyait un adieu charmant. L'honneur m'échut de le lire ; il fut unanimement goûté comme il le méritait, et une dernière coupe de champagne fut portée à la santé de notre sympathique ami de Saint-Malo.

Ce fut ainsi qu'au seuil de la Bretagne, à quelques pas du Parlement fameux, où la province revendiquait si jalousement ses privilèges, nous reçûmes cette dernière accolade d'un des plus sympathiques et des plus convaincus des enfants du pays.

AU REVOIR ET MERCI !

Des bans, des doubles bans, des hurrahs, des bravos ;
Le ronflement joyeux de vos moteurs chevaux ;
Des torrents de gaieté, de gaieté saine et franche ;
Des banquets débordant de joie, et puis, dimanche,
Comme l'on commençait à se connaître un brin, —
Vous deveniez Bretons et moi Périgourdin,
— Brusquement, il fallut, — ici-bas, rien ne dure, —
Interrompre « un instant » la joyeuse aventure.
Oui, je dis « un instant » ; car nous nous reverrons.
Vous reviendrez chez nous, ou, ma foi, je le jure,
Avant qu'il soit longtemps, c'est nous qui franchirons
La Loire, pour aller, tant pis pour « qui qu'en grogne »,
Vous saluer chez vous, au pays de Dordogne.

Messieurs du Périgord, et Mesdames aussi,
Comme dit la chanson : Au revoir et merci !

LOUIS BOIVIN.

Après le déjeuner, on alla, par petits groupes, visiter l'admirable Palais de Justice, comparable, par la richesse décorative, au Palais des Doges, n'étaient les restaurations dégradantes de l'époque de Louis-Philippe, et la vision piteuse, dans ces salles où siégeaient La Chalotais, Gerbier, et tant de hautains jurisconsultes, du prétoire actuel, avec ses tables houssées de lustrine noire, ses fauteuils, vieux chêne, aux garnitures élimées, ses greffiers, ses basochiens, ses « debout ou assis » échappés du théâtre de Courteline, disparates et gênés dans ce décor somptueux, qui exigerait les hautes perruques, les simarres et les hermines.

Dans la grand'salle, la plus admirable de toutes, on a eu l'heureuse inspiration de compléter la décoration par des tapisseries modernes, des Gobelins, d'après les cartons de Toudouze, un des plus grands artistes de notre époque. Les panneaux déjà placés, représentant Du Guesclin, Jeanne d'Arc, le mariage d'Anne de Bretagne, et le Combat des Trente sont des chefs-d'œuvre incomparables à tous les titres. Malheureusement, il en reste trois à terminer, et Toudouze est mort, sans avoir jamais reçu, du vote de ses confrères, la médaille d'honneur qui, pourtant !.... !

En sortant de là, on donna un coup d'œil à la belle ordonnance de la place qui précède l'Hôtel de Ville, et l'on partit individuellement, quoique par la même route, dans la direction de Vitry.

Un hasard heureux fit qu'on se rencontra, presque tous, à l'angle d'un petit pont, près d'un patelin peu connu, où M. Pradier, surpris par un tournant brusque, venait de s'aviser de mettre en pièces une de ses roues. Aucun mal pour les personnes, du reste. Par bonheur, une gare était tout près ; on y alla chercher un cric, et en poussant, tirant, soulevant et suant, on hissa la Peugeot sur le quai.

Somme toute, les dégâts n'étaient que matériels. On eut donc vite consolé M. Pradier, auquel ne s'applique pas, pour l'instant, cette citation :

*Metaque fervidis
Evitata rotis, palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit ad Deos.*

(HORACE, Ode I, livre I)

« Et la borne évitée par les roues brûlantes, et la palme du vainqueur, les élèvent (les conducteurs) au rang des dieux dominateurs du monde. »

Qui eut supposé que le doux épicurien d'Apulie avait ainsi pressenti les chauffeurs d'automobile !

On rescapa les voyageurs, dont étaient M^{mes} Cocula et Pradier, les bagages furent répartis, de ci de là, et l'on se mit en route, en espé-

rant que, vis-à-vis de la voiture éclopée, l'Ouest-Etat voudra bien, pour un temps, faire la trêve de Dieu !

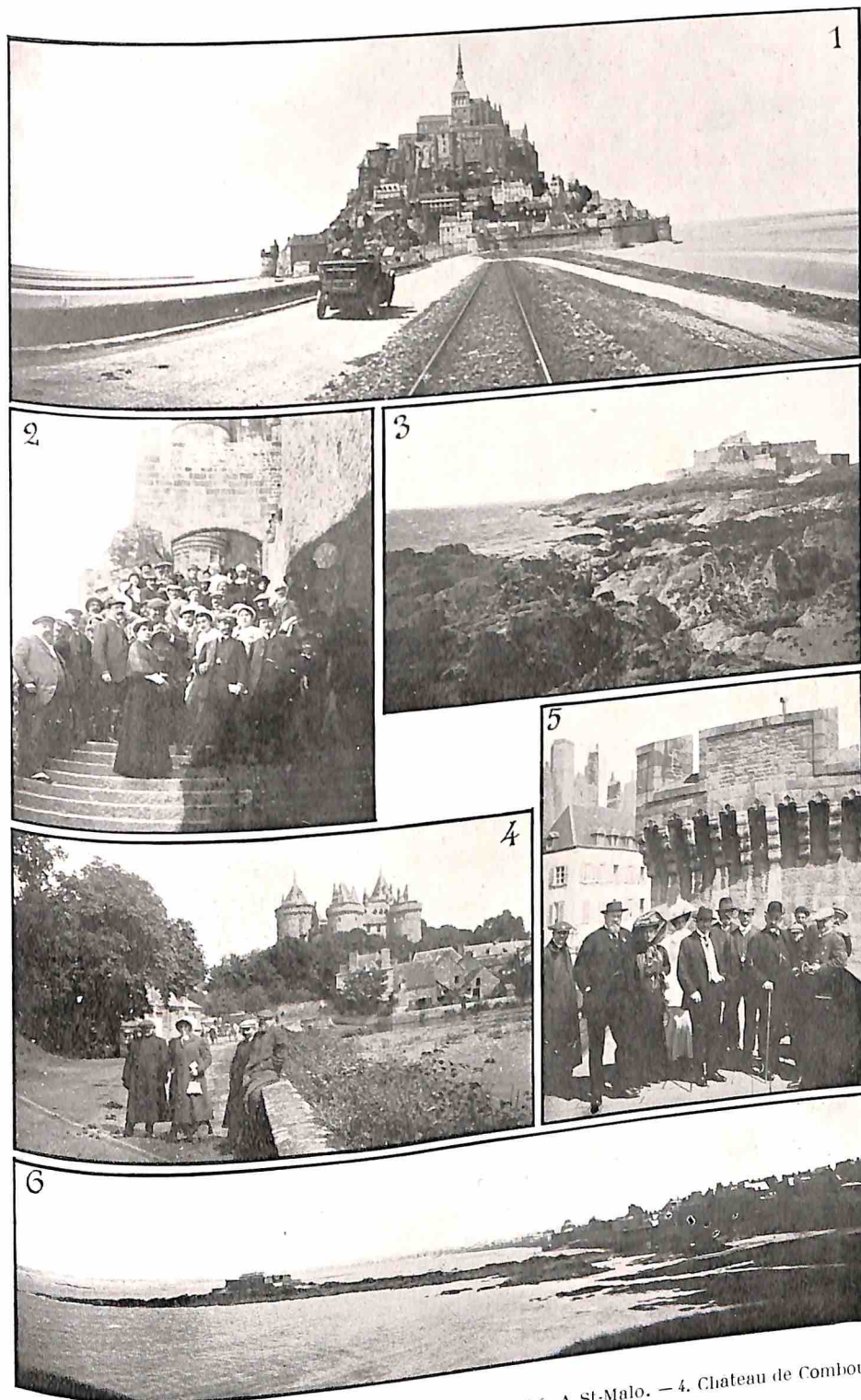
Arrêt à Vitré, la ville la plus curieuse qui soit, en entier composée de maisons des xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, dominée par le château des La Trémouille, une splendeur, et présentant un peu partout des curiosités rares, entre autres, dans l'église, un triptyque composé de trente-deux émaux du xvi^e. Sur le 28^e tableau, un cartouche azur porte, disposées en triangles, et dorées, les initiales J. B. P., signature de l'auteur Jean-Baptiste Penicaud. C'est un objet d'art incomparable. L'émail en est translucide, sur le fond du cuivre, donnant, par là, le type intermédiaire entre les champlévés et cloisonnés antérieurs, et l'émail peint avec miroitements sur paillons.

Mais ce triptyque offre un intérêt particulier, c'est de porter sa date, ses donateurs et son prix, sous forme d'une versification naïve, que tout le monde ne voit pas, et dont je dois la communication à l'obligeance de M. l'abbé Durocher, curé de la paroisse, auquel j'adresse ici mes remerciements avec ceux de mes lecteurs.

Voici cette inscription :

Donné céans fut ce tableau
Par ung nommé dom Jehan Bricier,
Qu'il escripvit en escripteau,
Et le dicta tel que voiez
La veille de Noël. Croiez
Que l'on disoit mille et cinq cents
Quarante et quatre bien comptez.
Et, ici, cousta cinquante francs.
Les hyvoires qui sont dedans
De Lymoges on apporta.
Et Robert Sarcel point n'en mena,
Le bois tailla et assembla,
Puis Maistre Jacques l'étoffa
Qu'on appelle la Loysonnière.
Mais savez-vous qui le ferra ?
Fût Jehan Benrard Ragotière.
Si ce dicton vient à lumière,
Vous, Messieurs, qui le trouverez,
Je vous suppli faire prière
Pour les âmes des trépassés.
Que Dieu leur veuille pardonner
Car je vous certifie à tous
Qu'ainsi pour les défunctz prirez
Tout ainsi l'on prira sur vous.

A noter aussi, à l'église de Vitré, une curieuse chaire extérieure édifée dans la maçonnerie ; il n'en existe que deux autres exemples, l'un au cimetière de Guimiliau, que nous avons vu, l'autre à Saint-Lô,



1. Le Mont St-Michel. — 2. Sur les degrés du Mont. — 3, 5 et 6. A St-Malo. — 4. Chateau de Combourg

Et l'on part pour Angers, les uns par Laval, les autres par Segré, et moi, ayant le flair pour raccourcir les distances, par Châteaubriand, ce qui me fit faire 90 kilomètres de trop, mais, aussi, voir le beau château, où une *dasme* du lieu, ayant nom Françoise de Foix, tint si peu compte du nombre de *celles* où elle trompait son mari, que celui-ci, Jean de Larue, gouverneur de Laval, finit, un beau jour, par la supprimer !

A sept heures, on se retrouvait au grand hôtel d'Angers, disloqués, si j'ose l'écrire, mais heureux d'être encore ensemble, un peu fatigués néanmoins, moi surtout, par la longueur de l'étape.

Et, au dessert, arriva, à l'adresse de la présidente, une belle gerbe de fleurs, cadeau anonyme, mais transparent, de nos deux plus jeunes membres, le couvain du Club, dont je tais les noms pour ne pas effaroucher leur modestie.

J'oubliais de dire que I n'était plus qu'un quart d'I, un huitième d'I, il roulait sur les jantes, bientôt sur les moyeux, demain sur la couronne, trouvant cela délirant, et nous aussi, par sympathie.

Mardi 26 Juillet

Encore une cinquantaine de kilomètres d'Angers à Saumur, que l'on fait ensemble, en se buvant la poussière réciproque, et déjeuner rapide, après lequel, ce furent les adieux définitifs jusqu'à Périgueux, où le Président offrait la tournée traditionnelle au café de la Comédie.

Et l'histoire est terminée. Mais le souvenir de la belle Bretagne nous suivait

O Breis-Izel, o Kaera Bro
Coat en he greiz, mor en e zro (1)

..... et les cloches de Nantes nous envoyaient encore, sur les plaines de l'Anjou, quelques bouffées sonores, à travers lesquelles se distinguaient, au hasard, un rythme, un contour, une rime, formant une vague mélodie de légende que je fixe au vol, et qui va me servir pour conclure.

FINAL

Le pari du Diable

(LÉGENDE) A Monsieur Léon BOIVIN.

En un temps fort lointain, capable d'embrasser
Celui même où vivait le roi Charles-le-Chauve,

(1) O basse Bretagne, o le plus beau des pays, forêt en son milieu de la mer tout autour.

On eût pu voir, marchant sans se presser,
Sur l'estuaire au reflet fauve.
(Mais pas trop loin pourtant,
Car sur ce sol intermittent,
Le plus adroit s'enlise),
On eût pu voir, humant la brise,
Deux êtres, côte à côte, à l'aise, cheminant.
C'était le soir ; au soleil déclinant
S'allongeaient leurs deux ombres,
Qui s'en allaient danser sur les berges plus sombres.

L'un d'eux était grand, droit, et fier,
Ayant ce que jamais n'acquiert
Qui n'est pas gentilhomme,
La démarche, le port, le « comme il faut » qu'on nomme.
Comment était-il habillé ?
C'est peu définissable ;
Car un grand manteau, bien taillé,
Dissimulait son corps, en trainant sur le sable.
Mais, sur son chef, un heaume étincelant,
Surmonté d'un panache blanc,
Désignait, sans erreur, un ancien militaire,
Ecuyer, anspessade, ou baron feudataire.
L'autre était loqueteux,
Malpropre, gueusaillant, effiloqué, miteux.
Un haut de chausse en bringue,
Des bottes à travers desquelles on distingue
Les orteils libérés. Une cape — un tamis !
Le reste à l'avenant, c'est tel qu'il était mis.
Si du premier, la minceur élégante
Était saine, nourrie, en somme, marquait bien,
L'autre, de maigreur intrigante,
Semblait vivre de peu, moins encor, presque rien.
Et, plus souvent, dans cette conjecture,
Devait se serrer la ceinture,
En attendant (rara avis),
De taper un passant d'un denier Parisien.
Mais, malgré son aspect sordide,
Il n'avait pas l'air sot,
Et si cauteleux et timide
Il paraissait de prime saut.
Ses traits émaciés, ses prunelles de fouine
Sentaient l'huissier industriel,
Le notaire failli, le légiste en ruine,
(Prêts sur gages, contentieux).

Au contraire de lui, l'autre, de mine altière,
Qui lui paraissait coutumière,

Au regard clair et haut, avait le parler bref
De l'homme de devoir, autant soldat que chef.
Sa bouche, aimable et sérieuse,
Montrait, par son pli resserré,
Qu'elle savait longtemps rester silencieuse ;
Et le corps, bien cambré.
Pressentait l'uniforme avec la discipline ;
L'épée et non la mandoline !
Officier, sachant obéir
Autant que hausser la bannière.
Sans discuter, sans s'ébahir ;
Jeune, ayant déjà fait une belle carrière,
Portant sa croix,
Les voilà, tous les deux, bien définis, je crois.

« Parbleu, dit l'un, le lamentable,
» Depuis le temps que nous trainons,
» On peut bien avouer, que dans cet état stable,
» On s'ennuie à périr ; c'est sûr, ne dis pas non ;
» Et je regrette, oui, je regrette
» Ce beau temps d'autrefois,
» Où les grands coups de brette
» Reçus, mais rappliqués, nous donnaient des émois.
» S'il est vrai, qu'à la fin, j'attrapai la brossée,
» J'avais tort, c'est un fait,
» Et je le dis tout net,
» Ici, sans arrière-pensée !
» Il fallait bien, étant leur chef,
» Subir tous ces diables,
» Epouser leur grief
» Au prix de maux irrémédiables ;
» Mais, quand même, c'était plus vivant, moins saumâtre,
» Que le temps d'à présent,
» Où, comme tout plaisir folâtre,
» On vit monter le flot et partir le jusant.
» N'est-ce pas ton idée ?
» Et, parfois, n'as-tu pas regret,
» Comme moi, de ce temps, où, sur une bordée,
Tu fonçais, tu sabrais
Que j'en entends encore
Le sifflement sonore !
» Sans rancune autrement, car bien je le voulais ;
» Et, depuis, je ne t'en veux plus.
« Comme on change ! »

« Hon ! répondit l'Archange »
(Car on a bien saisi
Que ce pourparler amiable

Se passait, dans ce lieu choisi,
Entre saint Michel et le Diable).
Celui-ci poursuivant : « Pour tuer notre ennui,
» Accepterais-tu qu'aujourd'hui
» On aille...., mais je n'ose.... »
— « Pourquoi, dit saint Michel ? On peut toujours oser. »
— « Voudrais-tu pas qu'on prenne quelque chose,
» Au café ? »
— « Merci bien, je dois le refuser ;
» Ce n'est pas que ce soit énorme,
» Mais, tu sais, l'uniforme !
— « Ah ! je comprends ;
» Nos aperçus sont différents.
» Oui, mais alors, là, sur le sable,
» Une partie, un coup de dés ; gagné, perdu ;
— « Jeux de hasard, non pas, car c'est fort punissable ;
» Plus encor, défendu ! »
Quand Satan, tout-à-coup : « Il me vient une idée !
» Vois, là-bas, ces deux rochers bruns ;
» Leur cime dénudée,
» Leur pied que fouettent les embruns
» En font un lieu recommandable
» Pour bâtir un castel,
» Ou quelqu'autre chose de tel,
» De hérissé, de formidable.
» Pour occuper le temps, construisons, à nous deux,
» Chacun sur son rocher, un projet hasardeux,
» Sur l'heure, dans la nuit, sans qu'aucun ne présume
» Ce que fait l'autre, à l'abri de la brume.
» Celui qui le plus beau fera,
» Les deux modèles gardera !
» Que dirais-tu, de ta voix franche,
» Si je remportais ma revanche
» Du temps jadis, des coups reçus, des horions ?
» Parions ! »
— « Parier, non ! mais concourir, peut-être....
Même avec toi
Je peux me le permettre,
Et recevoir le prix de ce nouveau tournoi. »
Tous deux étant d'accord pour cette lutte étrange,
A l'œuvre, fit Satan.
Gloire à Dieu, dit l'Archange.
Et chacun s'éloigna, bohème et capitaine.
Aussitôt la falaise,
Qu'escaladèrent les démons,
Réfléta jusqu'en haut l'éclat d'une fournaise

Qu'attisaient leurs poumons.
C'étaient les forces infernales
Qui, cadencant les bacchanales
Des outils lourds,
Faisaient siffler les vrilles
Pour ajuster des grilles,
Enfonçant les chevilles,
A grands coups sourds.
.....
Avec des cris de rage,
Parfois des sanglots étouffés,
Les réprouvés, hurlants, perpétrèrent leur ouvrage,
Sur l'abîme agriffés.
Les pics, les pieux, dans les carrières,
Sciaient, trouaient, râpaient les pierres
De dur granit,
Qu'accrochaient des tenailles,
Y faisant des entailles,
Pour dresser des murailles
Jusqu'au Zénith.
.....
Et Satan, sur le faite,
Comme un immense chat-huant,
Cherchant à dominer, en hurlant à tue-tête,
Ce bruit tonitruant,
Lançaient des chaînes et des herses,
Des grappins, des formes diverses,
Sortant du feu.
Enfer ! Laves l'injure
En gagnant la gageure,
Criaient l'ange parjure ;
Voici l'enjeu !
.....
Sur l'autre mont, c'était la paix, la nuit sereine,
Aucun bruit, pas de feux, rien que le battement
De la vague, rétive au reflux qui l'entraîne.
Et, sur ce rythme égal, du haut du firmament,
De célestes accords, par des voix ondulées,
S'échafaudaient, versant leurs notes modulées.
Et d'invisibles mains, sur ce rocher désert,
Elevaient un château, tout en glace bleuâtre,
Sans autre aide au labeur que ce divin concert.

Un donjon transparent fermait l'amphithéâtre,
 Tandis qu'un long portique, aux festons diaprés,
 Descendait vers la mer ses arceaux azurés.
 Les voix se rapprochaient, plus nettes et plus pures,
 Pendant que, lentement, les mystérieux doigts,
 Ravalant la façade et lissant les nervures,
 Parfaisaient le travail, du tréfonds jusqu'aux toits ;
 Cependant qu'une voix, plus fortement levée,
 Clamait « Quis ut Deus » devant l'œuvre achevée !

.....
 Quand parut, au jour opalin,
 Ce château de rêve,
 Et que le vit là-bas, tout au bout de la grève,
 L'esprit malin,
 Avec son faite bleu, se reflétant sur l'onde,
 — « Nom de nom de sacré tonnerre de nom de..... »
 Mais il n'acheva pas,
 Car il voyait déjà l'Archange
 Vers lui porter ses pas.
 — « Je suis battu, dit-il, devant toi je me range.
 » Mes compliments, malgré, qu'en vérité,
 » Je doute que, par temps humide,
 » Mon œuvre ne soit plus solide.
 » Mais c'est jeté ;
 « Prends-le pour toi ».

.....
 — « Distinguo, dit l'Archange,
 » Je ne prends pas, j'échange.
 » Si ton castel est à mon goût,
 » Et si, d'y demeurer, je trouve un avantage,
 » Je te donne le mien, tu t'y fais un cottage,
 » Et puis, un point, c'est tout. »
 — « Où veut-il en venir, se demandait le Diable,
 » J'ai perdu, c'est indéniable ;
 » Il aurait bien pu tout garder.
 » Pourquoi vouloir s'accommoder ?
 » Que m'importe, après tout, échange, mise en vente,
 » Nous verrons bien comment sera la fin suivante,
 » Et j'y gagne, je crois.....
 » Alors, c'est dit. Bonsoir.

.....
 — « Bonsoir, ne prends pas froid. »
 Et le Diable partit vers son nouveau domaine.
 Mais le Diable était chaud, malgré sa forme humaine,
 Pendant qu'il s'approchait, à pas pressés, pourtant.
 Inquiet sur le but, le castel éclatant
 Fondait, coulait, glissait comme du beurre en poêle,
 S'effritait comme un arbre ayant perdu sa moelle,

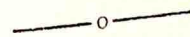
Laisant le rocher nu, tant et tant et si bien,
 Que lorsqu'il y parvint, il ne restait plus rien !

.....
 — « Ah ! l'animal, ah ! le..... » d'aucuns affirment même
 Qu'il en dissimula plus qu'il n'en discourut ;
 Puis, entr'ouvrant le sol, sur un nouveau blasphème,
 Il disparut.

.....
 Et voici comme, un sanctuaire,
 De saint Michel le siège élu,
 Fut par le Diable résolu ;
 Comme, depuis lors, l'autre mont,
 Stérile et seul dans l'estuaire,
 Resta le gage du Démon !

.....
 C'est toute la Bretagne,
 Son sol mystique et son passé,
 C'est sa chanson de mer que, de loin, accompagne
 Le glas d'un trépassé.
 C'est sa prière et sa légende,
 Sa foi, ses terreurs et sa lande,
 Son coloris ;
 C'est l'Armorique rude
 Où, dans la solitude,
 Dorsent en quiétude
 Les rochers gris !

F. DE LA TOMBELLE.



Nous ne saurions, sans ingratitude, ne pas relater l'appui et les éloges que nous a donnés la presse dans les diverses contrées que nous avons traversées. Que les rédacteurs du *Phare de la Loire*, du *Journal de Rennes*, du *Courrier du Centre*, de Limoges, et du *Salut*, de Saint-Malo, soient donc remerciés par nous, comme il convient, pour leurs aimables articles ou entremises. C'est grâce à eux, comme à ceux de leurs confrères que nous avons rencontrés sous d'autres latitudes, que nous pouvons mener à bien ces excursions, dont le résultat pratique de camaraderie et de serviabilité pourrait faire l'objet de toute une théorie de savoir-vivre et d'entente, insoupçonnée en bien des endroits.

Et que Messieurs les hôteliers me pardonnent de ne pas donner, ainsi que je l'avais promis, la liste, *in-extenso*, de tous leurs menus. Du reste, les médailles que le Club leur offrira en souvenir de l'appréciation de leur cuisine, seront la meilleure preuve que nous en avons garde le goût sur les lèvres ! Et puis cette liste de neuf jours de nourriture, dix-huit repas, cent cinquante services, eut pu paraître fastidieuse et indigeste à plus d'un lecteur, si pareil nombre de mes pages en prose, en vers, ou ni l'un ni l'autre, ne l'a semblé déjà !!

